

**VIE DE JÉSUS**  
**EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS**  
**LIVRE DE L'ANIMATEUR**

LIMINAIRE

PREMIER EXERCICE

DEUXIÈME EXERCICE

L'INSPIRATEUR INSPIRÉ

L'ABAISSÉ EXALTÉ

LE RELEVEUR RELEVÉ

LE DÉTRUIT RECONSTRUIT

TABLEAUX

Texte présenté par Raymond Bourgault  
au  
Groupe de rencontre de la Maison des parents, septembre 1989 – mai 1990

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## LIVRE DE L'ANIMATEUR

## LIMINAIRE

1. L'expression « vie de Jésus » peut être comprise en trois acceptions différentes : la trame chronologique commune à l'évangile quadriforme ou à chaque évangéliste en particulier et qui peut aller de la naissance éternelle ou temporelle jusqu'à celle du mouvement chrétien; la recherche savante sur le Jésus historique ; la vitalité et la productivité des textes canoniques eux-mêmes. La première a déterminé la figure de la chrétienté médiévale, la seconde celle de la modernité euro-atlantique, la troisième pourrait être déterminante pour la postmodernité planétaire. La reprise médiévale des textes fondateurs était catholique, dogmatique, doctrinale, liturgique, homilétique, ecclésiastique, latine, cléricale, scripturaire, théologique, canonique; celle des modernes a été plutôt protestante, germano-anglosaxonne, laïque, aristocratique, bourgeoise, savante, historique, critique, humaniste, parolière, christologique; celle des postmodernes a commencé d'être séculière, populaire, démocratique, langagière, positive, mondialiste, tiers-mondiste, polyglotte, praxique, mystique, jésologique. Après avoir été objet de définitions conciliaires puis de sciences universitaires, la vie de Jésus est de plus en plus approchée comme le contenu d'ouvrages faisant partie, en tant que classiques, du patrimoine commun de l'humanité et, ainsi, sur le marché des idées et des valeurs où elle coexiste à côté d'options possibles, autres et même adverses, elle alimente une forme particulière d'appropriation de l'existence.

2. Cette troisième manière est celle qui sera pratiquée ici. Pas plus qu'elle ne peut ignorer ses devancières, elle ne peut faire comme si, elle-même étant postcritique, les deux autres devaient continuer à être dites, l'une naïve et précritique, l'autre proprement critique. Elle reçoit les œuvres de ses prédécesseurs comme des différenciations internes à un développement organique qui a toujours eu et a toujours besoin d'intégrateurs, mais sa façon à elle d'intégrer est d'être minimaliste, sobre, déflationnaire : elle s'abstient de gloser sur ce que Dieu pense et sur ce qu'ont pensé les écrivains qui l'ont fait parler, et elle laisse la pensée des textes penser dans les lecteurs. Parole de Dieu contenant des pensées et des intentions divines, puis paroles d'hommes contenant des pensées et des intentions d'auteurs, la vie de Jésus devient ici une parole biocosmique ou pneumatosomatique (1Co 15,44), un corps d'écritures ou de marques sur le papier contenant des pesées et des intentionnalités langagières destinées à des lecteurs libres toujours à libérer et qui peuvent être théistes, humanistes ou matérialistes. Elle dit moins ce qu'il faut croire ou ce qu'on peut penser que ce que certains pourront être amenés à consentir.

3. Plutôt que pieux et savant, le style du discours du troisième type est méditatif. Il fait état non d'abord de certitudes et de vérités, ni de probabilités et de vérifications, mais de possibilités et de vraisemblances. Son propos n'est pas de dire ce qui est ou ce qui fut mais de disposer à voir et, à cette fin, de suivre pas à pas ceux qui ont suivi Jésus à l'origine et qui ont consigné par écrit leur interprétation de ce point-événement de l'histoire universelle. Une décision méthodologique comme celle-là demande des rédacteurs qu'ils fassent des choix judicieux parmi les textes et leurs interprétations et qu'ils ordonnent leurs exposés à rendre possible l'acte de coïncidence avec la visée signifiante des vieux textes, qui laisse ouvert le processus de réajustements constants qu'exige l'acquisition de l'habitude correcte de voir, entendre, sentir, goûter, toucher le verbe de vie.

4. Comme ce discours suppose une certaine familiarité de type médiéval avec les sources canoniques et de type moderne avec les discussions savantes, et que, par hypothèse, le candidat à la connaissance savoureuse de la vie de Jésus par le moyen des textes fondateurs n'a pas cette familiarité. Il faut dire des ouvrages du troisième type que ce sont plutôt des livres du maître, de l'animateur, du directeur, de l'entraîneur. Ils ne sont pas écrits pour être lus par tout un chacun de manière cursive et immédiatement intelligible, mais pour servir de guides à des animateurs qui se sentent en affinité avec tel d'entre eux.

5. Les animateurs doivent être eux-mêmes des progressants dans l'art de l'appropriation de cette tradition classique. Aussi, ce qu'ils trouveront dans les propositions de points de médiation qui sont faites ici, ce sont des amorces pour leurs propres exposés. Et ils auront, par la connaissance qu'ils entretiennent des

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

exégèses savantes, le moyen de proposer les alternatives, les compléments et les correctifs qui leur paraîtront utiles, eu égard à leur propre façon de s'appropriier l'intentionnalité des textes et au degré d'initiation de leurs gymnastes. Et, le cas échéant, ils écriront leurs propres manuels d'exercices.

6. Comme la bouche parle de l'abondance du cœur, les entraîneurs expérimentés savent que c'est lorsqu'ils sont parvenus à concentrer l'attention sur un texte particulier et qui est, pour eux d'abord, particulièrement significatif et savoureux, que leur parole pénètre à la jointure de l'âme et de l'esprit, des os et de la moelle (He 4,12). Les autres passages sont alors des appuis et des appoints. De cette manière, la trame syntagmatique du texte chaque fois privilégié s'éclaire par sa relation multiforme à la chaîne paradigmatique, et cette chaîne elle-même sur laquelle la trame s'enfile révèle sa solidité par les nombreuses attaches qui la fixent au cadre kérygmatic.

7. Ce n'est jamais que lorsqu'on s'est lentement et longuement approprié un texte visualisable et actualisable comme un don qu'on a soi-même reçu qu'on peut en faire à d'autres une donation qu'à leur tour ils accueilleront comme telle. Tout en étant on ne peut plus lui-même dans son idiosyncrasie insubstituable, l'animateur sera perçu comme s'effaçant derrière une écriture dont tout son rôle, la laissant opérer elle-même par sa vertu propre, est de faire qu'elle devienne parole vive et vivifiante.

8. Avec le temps, on peut espérer qu'il existera des écoles d'entraîneurs biblico-évangéliques et qu'un art de cette sorte de communication verbale qui s'ordonne à la communion existentielle sera assez fermement établi pour que, en tous peuples, nations et langues, une même parole puisse être diversement entendue (Ac 2,8).

9. Le présent ouvrage exploite un certain nombre de schèmes de pensée que l'animateur trouvera parfois utile d'exposer pour eux-mêmes. Pour en faciliter l'usage, on a regroupé et représenté en appendice, la plupart d'entre eux sous formes de graphiques et de quelques notes explicatives. Comme plusieurs de ces schèmes sont tirés d'ouvrages canoniques, leur exposé, loin de nuire à la méditation et de distraire de l'appropriation priante, peut la conforter.

10. Le livre du maître qui est ici offert aux généralistes de cette sorte d'enseignement des classiques qui s'applique à être d'initiation bio-spirituelle, a quatre caractéristiques principales. La première : il propose une lecture à rebours de la vie de Jésus, remontant de la fin, le don de l'Esprit à ses successeurs, au commencement, son existence comme parole créatrice. La deuxième : il fait de chaque moment de ce parcours une minitotalité, le tout de cette vie faisant surface en chacun de ses segments. La troisième : il repère chaque fois le rien et le vide et le non-être au sein duquel le tout et le plein et l'être étant venus à l'existence scripturaire, y demeurent comme des moyens toujours efficace de disposer à recevoir maintenant la vie éternelle et, au dernier jour, la résurrection, l'inexistence de la vie en tous et de tous en la vie (Jn 6,40; 1Co 15,28). La quatrième : il reçoit comme classiques les textes qui, pour la tradition ecclésiale, sont canoniques et régulateurs d'une foi, et, bien que lui-même membre de cette tradition vivante, il s'est efforcé d'écrire ce vade-mecum de façon à ce que les exercices qu'il propose puissent être pratiqués par tout homme et toute femme de la civilisation planétaire actuellement en gestation.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## PREMIER EXERCICE

1. Les trois parties de la Bible hébraïque : Lois, Prophètes, Écrits, bien qu'elles se recoupent de multiples façons, correspondent en gros aux trois grandes périodes de l'histoire des populations palestiniennes entre environ l'an 1200 et environ l'an 200 avant l'ère chrétienne : prémonarchique, monarchique, postmonarchique.

2. Cependant, de même que l'ontogenèse répète en partie la phylogenèse, les écritures hébraïques ont été pensées, en outre, comme la récapitulation de toute l'histoire humaine antérieure : âge des familles et des tribus, âge des royaumes et des nations, âge des confréries virtuellement universelles dispersées parmi les nations.

3. Et aux yeux, cette fois, des théoriciens modernes, le premier âge fut aussi celui de la pensée mythique ou théopoétique, des pères et des dieux ; le deuxième, de la pensée épique et héroïque, des fils et des seigneurs ; le troisième, de la pensée dramatique, des grandes dames et des grands-mères, de leurs ressortissants et de leurs descendants.

4. Il apparaît ainsi que la tradition biblique, élargissant à l'infini le triangle familial et empruntant aux traditions antérieures les principaux actants de ses récits fondateurs, a porté à l'absolu et concentré les dieux-pères en un seul Dieu et Père, les fils-seigneurs en un seul Seigneur (Yahvé), les dames et les mères en un seul Esprit vivifiant et/ou une Sagesse universelle.

5. Et elle a consigné des actions de Dieu, des paroles du Seigneur, des souffrances endurées grâce à l'Esprit.

6. Ensemble, ces trois embrassent l'espace visible et apparent en son entier : le Haut (ciel, feu, gloire), le milieu (air, nuée, soleil), le bas (terre, eau, «terre, eau, «enfers»).

7. Les termes des triades d'actants (dieux, seigneurs, esprits), d'actions (œuvres, paroles, souffrances), de temps (ancien, médian, final) ont été homologués, les deux premiers, aux sens externes de la vue et de l'ouïe, le troisième, au sens interne, le cœur (Dt 29,3). Mais d'après Is 6,9-10, le peuple n'a ni vu, ni entendu, ni compris ce qui était nécessaire à sa vie, et d'après Jr 31,33; Ez 36,25; Jl 3,1-5, une autre faculté était nécessaire : l'Esprit qui change le cœur avant de donner à entendre et à voir.

8. Ces observations, moyennant quelques anticipations, autorisent à proposer le schéma suivant :



9. La tension entre la connaissance et la vie véritable ainsi que le nécessaire passage par la mort, le poète responsable de la fusion de Gn 1,1–2,4a et de Gn 2,4b–3,24 l'a exprimée au moyen de la double métaphore de l'arbre de la connaissance et de l'arbre de la vie. D'une part, Dieu fait l'homme à son image et ressemblance et lui ordonne de se multiplier et de dominer ce qui est au ciel, sur terre et dans la mer. D'autre part, il met une limite à la ressemblance : pour ce qui est de la vie, l'homme n'est pas d'ores et déjà l'égal de(s) dieu(x), il ne peut éviter de mourir. Le poète dit : l'homme peut manger de tous les arbres (même de celui de la connaissance) mais non de l'arbre de la vie, et il représente l'inévitabilité de la mort comme un effet de la

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

désobéissance. Cependant, le désir de vie et la promesse de victoire sur la puissance de mort sont la vraie pointe du récit. La victoire sera acquise par un descendant et ce sera dans l'acte même d'un mourir, où la puissance de reproduction biologique et de domination royale et dynastique sera compromise («talon» : cf. Jr 13,22; Ps 89,52).

10. Dans ce récit, a été reporté aux origines et au fondement, à la fin et à l'accomplissement, le fruit d'une profonde réflexion sur l'échec de la monarchie (~ 722 et ~ 587) : l'être-homme doit mourir mais, par l'être-homme, la mort sera vaincue.

11. La connaissance du bien et du mal étant celle qui rend l'homme semblable aux actants des récits où est mise en scène la domination sur les grandes régions de l'être, on peut la détailler comme suit : connaissance de l'utile et du nuisible dans le monde des choses, du juste et de l'injuste dans le monde humain, du beau et du laid dans le monde des incorporels cependant représentables. Ce sont les trois ordres : technoscientifique, juridico-politique, esthétique-religieux. La vie véritable, elle, est liée à la mort.

12. Tout ce que Dieu a fait est bon, mais l'humanité ne devient bonne que peu à peu et par beaucoup de mal et de cassures. La frénésie avec laquelle les membres de cette espèce s'acharnent à maîtriser la nature par la techno-économie, la culture par la politique, la littérature par la représentation des incorporels, est un effet de leur méconnaissance du fondement véritable de ces capacités, et donc aussi un effet de leur incapacité à faire confiance au Vivant vivifiant lorsqu'il fracture les limites de la forme actuelle de l'existence.

13. Selon la tradition chrétienne, l'avidité, la concupiscence, le vouloir-vivre à tout prix est la maladie constitutive de notre espèce («péché originel»), et une maladie dont elle sera guérie mais collectivement et au cours de la totalité de son histoire, et depuis un point-événement particulier de l'espace-temps : la traversée vivifiante de la mort réalisée par l'un d'entre nous.

14. L'interprétation de l'événement-Jésus par les premiers écrivains chrétiens implique qu'ils croyaient que, dernier Adam (1Co 15,44; Rm 5,12), il avait, tout comme le premier, été tenté d'abuser de la connaissance et d'accéder à la vie pleine sans passer par la cessation de la vie présente. C'est ce que le poète a exprimé en montrant Jésus tenté de changer les pierres en pains (techno-économie), d'être roi universel (politique), et de paraître descendre depuis le monde des incorporels. Mais Jésus a résisté à ces tentations (Lc 4,1-13 et Mt 4,1-12), et aussi à la tentation suprême (Lc 22,39-46).

15. D'après le quatrième évangile, les Juifs de Capharnaüm ont tenté Jésus en lui suggérant de refaire ce que Moïse avait fait : nourrir les foules dans le désert (Jn 6,17.30-31.59); ceux de Bethsaïde ont voulu le faire roi (Jn 6,1.15; cf. Lc 9,10); ceux de Nazareth l'ont poussé à se manifester avec éclat à Jérusalem (Jn 7,3-5). Chaque fois, Jésus s'est dérobé : il est lui-même le pain du ciel, son royaume n'est pas de ce monde, son heure n'est pas encore venue.

16. Le récit des tentations de Mt 4,1-12 et Lc 4,1-13 (tradition Q ou des Logia) peut être interprété comme un concentré mythopoétique et dramatique de ces trois événements. Là s'affrontent un fils de Dieu qui est lui-même un concentré d'Israël (cf. Ex 4,22) et un Accusateur («diable», «satan») qui est un concentré des tentateurs empiriques (Mt 16,23).

17. Cependant, il est également possible que, pour que les trois événements soient remémorés et consignés dans la tradition johannique et que la dramatisation soit composée et recueillie dans le recueil des Logia, il a été nécessaire que les modèles bibliques d'Adam et d'Israël agissent comme des catalyseurs. Ces récits ne viennent pas seulement de la mémoire des témoins de la «vie de Jésus», mais d'une beaucoup plus longue réminiscence.

18. Ils viennent aussi des expériences des successeurs de Jésus, qui furent celles des trois services essentiels : des tables (techno-économie), de la parole («politique») et de la souffrance (esthétique-religieuse). Il est vraisemblable que ces trois manières de servir et de continuer Jésus furent, au début, caractéristiques

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

respectivement des judéo-chrétiens, des helléno-chrétiens et des pagano-chrétiens. Ces services étaient requis, mais les serviteurs ne devaient pas se croire justifiés pour autant : ils devaient plutôt se considérer comme des serviteurs inutiles (Lc 17,10), dont le maître se sert et qu'ensuite il rappelle à lui (Mt 25,21).

19. On l'a constaté : la méthode de ces exercices consiste en une pratique de descente dans les profondeurs : de la recherche à la réflexion, de la réflexion au recueillement, du recueillement à la reconnaissance amoureuse; ou encore de la science à la sagesse, de celle-ci à la poésie, et de la poésie à la mystique. En outre, elle récapitule la modernité : Descartes, Kant, Hegel, Marx. Descartes, négligeant l'imaginaire unitrine, ne se réfère plus qu'à Dieu; Kant déclare dieu inconnaissable et, à la place du Dieu objet, il met l'Homme seigneur de la pensée; Hegel privilégie l'esprit subjectif, objectif, absolu; Marx remplace l'Esprit par la Matière.

20. Dans la ligne de ceux qui annoncent la fin de la modernité et le début d'une autre époque, provisoirement désignée par le mot postmodernité, on tente, dans ces exercices, de tourner en avantages les morts culturelles de Dieu, de l'Homme et du Texte que proclament les avant-gardes. On s'applique à descendre au fond de l'abîme, de la matière, de la nuit, de la mort, comme vers le lieu où le sublime, l'esprit, la lumière et la vie ont déjà commencé de changer la face de la terre des hommes. Chaque exercice, ici, et chaque texte est une minitotalité : on y voit vivre Jésus non au sens du bios grec (biographie), mais au sens de zôè (vitalité, énergie vitale). Chaque texte étant un lieu de la sphère polycentrique dont le centre est partout et la circonférence nulle part, le lecteur-exercitant met un terme à son acte d'appropriation priante désappropriante dès qu'il constate que la recherche, la réflexion et le recueillement ont commencé de l'introduire dans le champ infini de la reconnaissance amoureuse.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## DEUXIÈME EXERCICE

1. Les évangiles ont des dénouements qui diffèrent notablement les uns des autres. Marc a seulement un récit de visite au tombeau; Matthieu ajoute une apparition aux femmes et une autre au Onze; Luc ajoute une autre visite au tombeau, une apparition aux disciples d'Emmaüs, un récit de départ; Jean ajoute une apparition où Thomas est présent et un récit de pêche. Chez Luc, ce récit de pêche est raconté comme un événement prépaschal. Chez Jean, la résurrection, l'ascension et le don de l'Esprit ont tous lieu à Pâque (Jn 20,9.17.22). Chez Luc, ces récits sont situés aux 3e, 40e et 50e jours.

2. De Marc à Matthieu puis à Luc et à Jean (entre 70 et 100), le dénouement n'a cessé de s'amplifier. Or, dans des ouvrages postérieurs (Lettre de Jacques, Pistis Sophia, Valentinien), le séjour de Jésus sur terre après sa mort s'étendra bien davantage, parfois jusqu'à onze ans, et c'est durant ce temps qu'il communique sa doctrine à ses disciples. On peut donc comprendre la canonisation de Marc, Luc et Jean, au cours du 2<sup>e</sup> siècle comme un moyen d'empêcher que les 3<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup>, et 50<sup>e</sup> jours ne soient pris à la lettre, que les récits ne soient compris qu'au sens littéral, et que ne soit faite l'économie de l'histoire pascale et de la corporalité.

3. Les récits sont des métaphores élargies, des narrativisations de propositions kérygmiques. Les représentations sont celles de la résurrection, de l'exaltation et de l'«inspiration»; relèvement d'un prostré, élévation d'un abaissé, fortification de messagers; passages du sous-sol à la terre (résurrection), de la terre au ciel (exaltation), du ciel à la terre (don de l'Esprit).

4. Ensemble, les trois représentations embrassent tout l'espace, elles saturent un imaginaire triparti. Cette saturation résulte d'une focalisation de l'imaginaire sur le seul Jésus. Et dans cette concentration, la descente dans les profondeurs précède la montée dans les hauteurs et la descente de l'Esprit. Il a été ressuscité sur terre avant d'être exalté au ciel, et c'est lorsqu'il eut été enlevé auprès de Dieu que fut envoyé l'Esprit.

5. Pour la formation de cet imaginaire, les traditions concernant Élie et Élisée semblent avoir joué le rôle d'un catalyseur. La réflexion des judéo-chrétiens a dû être ici déterminante. Ces gens ont privilégié pour Jésus et les siens le titre de prophète. D'autre part, le récit marcionite de l'appel de Jacques et de Jean par Jésus est modelé sur celui de l'appel d'Élisée par Élie (cf. 1R 17,17-24; 19,19-20; 2R 2,1-15, et Mc 1,19-20). Comme Élisée avait reçu l'Esprit de son maître, qu'Élie avait emporté au ciel et qu'il avait ressuscité un mort, on a pu dire aussi de Jacques et de Jean qu'ils avaient reçu l'Esprit, que Jésus avait été enlevé au ciel, et que la résurrection l'a affecté en premier lieu. Ainsi, la déduction scripturaire est venue à la rencontre de l'induction expérientielle.

6. Les représentations différentes sont parfois associées d'une part à des noms différents de Jésus; résurrection à Christ (1Co 15,3-4), exaltation à Seigneur (Ph 2,9-11), inspiration à Fils (Jn 20,22), d'autre part, à des entités corporelles qui sont aussi des totalités : l'Église, l'Humanité, la Création. L'imaginaire chrétien primitif paraît ainsi lié à un ensemble cohérent de décisions théologiques concernant l'identification du Messie, de son peuple, et du rôle de ces deux dans l'histoire universelle.

7. L'ordre : résurrection, exaltation, inspiration peut être l'effet d'une inversion. Immédiatement après sa mort, Jésus devait être Jésus sans plus. Mais bientôt certains ont eu le courage de dire publiquement que, selon eux, en lui s'accomplissait toute la tradition normative, et on a attribué la force qui les faisait parler à l'Esprit promis (Jl 3, 1-5; Ac 2,17-22). Ensuite, ceux que cette interprétation interpellait ont commencé de s'assembler et, dans l'Esprit (1Co 12,3), ils ont pensé qu'on devait dire de Jésus qu'il est le Seigneur dont parle le Ps 110 (cf. Ph 2, 9-11). Enfin, convaincu qu'on était le vrai peuple de Dieu, on a pensé que Jésus ne devait pas seulement être dit Seigneur exalté au ciel, mais aussi et davantage Messie ressuscité sur terre comme chef de ce peuple qui, comme lui, est un corps.

8. Cette suite d'interprétations a pu être le fait de trois interventions successives. D'abord des judéo-chrétiens, qui ont vu en Jésus l'accomplissement des figures d'Élie et d'Élisée; ensuite, des helléno-chrétiens qui lisaient dans la Septante, «le Seigneur a dit à mon seigneur»; enfin, des paulino-chrétiens qui, après l'échec de la

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

mission juive et le succès de la mission païenne, ont cru comprendre que le vrai peuple de Dieu est le groupe de ceux qui interprètent la mort de Jésus comme l'acte christique par excellence.

9. La séquence : résurrection, exaltation, inspiration, - et aussi; 3<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup>, 50<sup>e</sup> jours; Pâque, Ascension, Pentecôte; Christ, Seigneur, Fils -, semble être le résultat d'une inversion. Originellement, d'après Ex 37; 1Co 15,12s; Ap 20,1-6, la métaphore de la résurrection a pu être un thème eschatologique général, qui a été appliqué d'abord au peuple de Dieu (1Th 4,15-17) et seulement ensuite au chef de ce peuple comme aux prémices (1Co 15,20s). Cette inversion peut être attribuée à Marc influencé par Paul, chez qui le titre de Christ et le thème de la résurrection sont plus centraux que les titres de Seigneur et de Fils et que les thèmes de l'exaltation et de l'inspiration. Par ce moyen, Marc établissait une liaison étroite entre le corps du Christ mis au tombeau et l'Église sortie des tombeaux (Jn 5, 25-29).

10. Au terme de ce parcours, on réfléchit à nouveau sur la méthode :

1. la méditation oscille entre la science et la fiction, la démonstration et la monstration, le vérifiable et le vraisemblable.
2. Comme l'intellect intellige l'intelligible dans les représentations que celles-ci ne sont qu'approximativement reconstituables et que la présente série d'exercices est de pensée avant que de science, on esquisse un itinéraire dans le labyrinthe des textes et sans faire état des discussions savantes.
3. Au lieu de réinterpréter les textes au moyen de systèmes de convictions postérieurs et étrangers, on s'applique à coïncider vitalemment avec la tradition vivante qui alimentait la pensée et l'écriture des auteurs et avec le schématisme et l'événementiel qui ont précédé, accompagné et conditionné leur production.
4. L'appropriation s'appuie sur une structure heuristique intégrale, sur une équation différentielle à trois quantités elles-mêmes triples ( $x^3 + y^3 + z^3 = 0$ ). Ces quantités sont des inconnues-connues-comme-à-toujours-connaître. Là sont à la fois distincts et en constante interaction : le divin, l'humain, le mondain; le dieu, le seigneur, l'esprit; le père, le fils, la mère; le ciel, l'air, la terre.
5. La solution de l'équation est aussi le lieu où s'opère la désappropriation : le zéro, l'annulation des différences dans la croix, symbole de la mort vivifiante.
6. On suppose que la structure était à l'œuvre de manière préconsciente chez les auteurs des écritures chrétiennes primitives.
7. Au-delà (ou en deçà) de tout réalisme naïf et de tout nominalisme hypercritique, on s'exerce à suspendre la référence des mots, à soustraire la signification, à abolir les signifiants, à laisser être la signifiante.
8. On postule que, - tel un code génétique qui, après avoir produit un organisme, se recentre en une partie de celui-ci pour lui conférer la capacité de se reproduire et de se prolonger dans un être fait à son image et ressemblance -, ce principe intelligent et intelligible (ce verbe), après avoir produit le corpus des écritures bibliques, s'est concentré en un point-événement de l'espace-temps où, semblable au grain de blé qui, pour avoir été jeté en terre et y être mort, produit beaucoup de fruit, s'est reproduit dans un corps qui le prolonge et qui est donc moyen d'action dans le monde.
9. Et comme cette structure de code s'étalait dans un corpus scripturaire apparemment particulier et national mais qui, aux yeux de Paul, avait une valeur universelle et transhistorique, on admet, avec le même penseur des communautés primitives, que son décodage et décryptage ne pouvait être le fait soit de la science, soit de la sagesse humaine, soit de l'art, mais seulement d'une

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

intervention de la totalité sur une partie d'elle-même choisie comme instrument de totalisation (1Co 2,9-10). La structure n'est devenue opératoire d'abord qu'en Jésus, puis dans ses successeurs immédiats, enfin elle peut toujours l'être dans des successeurs lointains à qui il est donné, depuis la surface des textes, de descendre dans leurs profondeurs.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

**Diagramme**

Déconstruction

Construction

Structure

résurrection	terre	Christ	3 <sup>e</sup> jour	Pâque
Exaltation	Air	Seigneur	40 <sup>e</sup> jour	Ascension
Inspiration	ciel	Fils	50 <sup>e</sup> jour	Pentecôte

pagano-chrétiens.

helléno-chrétiens

judéo-chrétiens.

Jésus

**Observations**

Le diagramme illustre un essai de riposte au défi que pose aux traditions normatives le matérialisme : il consiste à disposer à saisir le « spirituel » dans le plus « matériel ».

Après la déconstruction (J. Derrida), il représente la construction dont la structure fut le produit.

L'opération est déductivo-inductivo-productive. La déduction fut théologique : la parole d'un locuteur transcendant annonçait un accomplissement et donnait à certains de l'espérer et de le repérer. L'induction fut anthropologique : il y eut des entrées en scènes successives. La production fut cosmologique : des Textes dans le monde tels des masses sur lesquelles s'exerce la force de gravitation universelle.

Qu'on pense à un ciseau dont les deux lames en se rejoignant sur une matière en modifient la forme.

Chercher à coïncider avec la foi des premiers chrétiens c'est, par les textes, contextes et intertextes, parvenir au seuil où le « pré-texte » intervient dans la signifiante et fait signe.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

**L'INSPIRATEUR INSPIRÉ**

1. Comme il est devenu difficile pour ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire ancienne et de la critique des documents de méditer la vie de Jésus en commençant par le commencement, et qu'on a décidé de partir et de constamment repartir de la fin – de sa mort, de son retour, de sa présence –, on commencera par un des corollaires de cette fin, lequel, du reste, fut un commencement : celui que Marc a kérygmatisé et Luc narrativisé, le baptême dans l'Esprit saint (Mc 1,8; Ac 1,5; 2,1s).

2. Marc a inclus dans l'ouverture de son grand récit deux événements importants et solidaires : la descente de l'Esprit sur Jésus et les randonnées missionnaires de l'inspiré (Mc 1,9-11. 38-39). Quoi qu'il en soit de l'historicité de ces deux traits, leur mention ici est en partie un effet de rétrojection. Car, comme l'ouvrage de Marc est communément daté d'environ quarante ans après la condamnation et l'exécution de Jésus (an 30), on pense d'ordinaire que sa rédaction a été fortement influencée par les événements qui s'étaient déroulés dans l'intervalle. Jésus a été remémoré ici comme le modèle des visionnaires-missionnaires (Is 6,8; Jn 20,20-21; 1Co 9,1; 15,5-8).

3. On résumera comme suit les grands tournants de cette histoire et les interprétations qui en furent proposées. En premier lieu, le courage étonnant qu'avaient manifesté ceux qui se voulaient témoins à la réouverture du procès de Jésus – lequel, à leurs yeux, était un juste injustement condamné –, avait été compris à la lumière de la promesse de l'Esprit (Jl 3,1-5; Ac 2,17-21). En deuxième lieu, après l'échec de la mission juive, – de la tentative de ces convaincus de convaincre leurs compatriotes de la justesse de leur lecture de l'histoire ancienne et récente –, le succès de la mission païenne et l'essentiel de son cheminement avaient été eux aussi attribués à l'Esprit (Ac 6,5; 8,29; 11,28; 13,1-2; 16,6; 20,23). En troisième lieu, il avait fallu parer au danger que les pagano-paulino-chrétiens ne coupent leurs amarres d'avec la tradition juive et le groupe de fidèles que Pierre avait rassemblés à l'origine : c'est à quoi Paul s'était employé (Rm 11,11-36). En quatrième lieu, l'évangéliste Marc avait pris soin de subordonner le baptême dans l'Esprit, que devait recevoir le groupe initial et fondateur, à l'Esprit de Jésus (Mc 1,8.9-11). En cinquième lieu, alors, il sembla utile à Luc de narrativiser la formule kérygmatisée que Marc avait mise dans la bouche de Jean (Ac 2).

4. Du rappel de cette séquence probable, il ressort que le récit d'Ac 2 a une double visée : future, subjective, rhétorique, et passée, objective, historique. En fondant un projet dans une origine, il cherche à consolider une volonté de fidélité. Il ressort en outre que le récit est poétique. Il détermine une « inconnue connue », il représente l'irreprésentable : l'actant Esprit dont les successeurs de Jésus devront se convaincre que c'est lui qui agit par le moyen d'opérateurs vicaires. La poursuite correcte et fidèle du mouvement de Jésus a paru pouvoir être renforcée par la représentation d'un événement originel et originant qui disposerait les successeurs à se souvenir que le courage chrétien vient du grand inspirateur qui s'est adjoint Jésus qu'il a rempli de son Esprit et qui, devenu lui-même inspirateur, a insufflé le même Esprit à un groupe initial (Jn 20,21-22; Ga 4,4-6). L'esprit ne vient pas aux fidèles de façon purement perpendiculaire, intemporelle et solipsiste. Il vient d'un temps, d'un horizon, d'un collectif, et celui-ci, par la grâce du récit, est toujours déjà là désormais, une fois pour toutes (Rm 6,10; He 7,27; 10,10).

5. C'est ainsi que l'historien poète a été amené à composer un récit où 1) un groupe est rassemblé, 2) autour de Pierre, 3) dans une maison, 4) de Jérusalem, 5) le jour de la fête juive de la Pentecôte, 6) recevant là et dès lors l'Esprit qui allait faire d'eux 7) des hérauts convaincus et courageux capables de s'adresser à leurs compatriotes et 8) d'être envoyé jusqu'aux extrémités de la terre.

6. Si le lecteur qui s'exerce à penser sur ce texte d'Ac 2, entretient un préjugé favorable, il devrait être amené à son tour à recomposer le récit et à reconnaître que Luc a fait là une œuvre semblable à celle de nos savants qui pour s'exprimer ici en termes empruntés à Galilée, s'exercent à repérer, derrière les qualités secondaires, apparentes et subjectives, les qualités dites primaires, objectivement et quantitativement mesurables. Il pourra ainsi méditer le récit comme le moyen qui fut trouvé pour porter au jour le non-dit, pourtant dicible mais d'abord inapparent, de ce qui s'était réellement passé au commencement.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

7. Après Jésus, les premiers bénéficiaires de l'Esprit formaient un groupe. Le récit de la descente d'un unique Esprit qui se répartit sur les membres d'une communauté dont Luc a pris soin de noter qu'elle était unanime, a été conditionné par la connaissance qu'on avait de la diversité des manifestations de l'Esprit. Luc a voulu parer à un danger : que ceux que l'Esprit avait libérés ne s'enflent d'orgueil, s'isolent et se coupent de toute attache et responsabilité à l'égard de la communauté locale aussi bien que de la tradition biblique. Paul avait dû rappeler à ses amis de Corinthe que les différentes qualités et excellences qui se produisaient dans la communauté venaient d'un même Esprit et devaient être ordonnées à l'unité. À la directive paulinienne, Luc a préféré un récit exemplaire.

8. Dans le récit, Pierre tient le principal rôle. En le mettant en scène, Luc fait un mixte d'histoire événementielle et d'histoire interprétée. Tout indique que le premier rassembleur de ceux qui avaient été individuellement interpellés par l'événement-Jésus fut ce Simon de Bethsaïde que les judéo-chrétiens avaient surnommé Kêpha (Rocher), mot que les helléno-chrétiens avaient traduit par Petros, «Pierre». Tout indique aussi que, malgré son surnom, il est arrivé à cet homme de prendre, concernant le mouvement de Jésus, des positions qui furent légitimement dépassées par d'autres (cf. Ac 8 et 15), mais qu'il a eu le très rare mérite et l'humilité de reconnaître ses «reniements» (Mc 14,66-72) et que malgré ou peut-être à cause de ses erreurs et de ses repentirs, il a été très tôt vénéré comme le premier disciple, le plus représentatif, celui à qui il avait été fait davantage miséricorde et qui avait le plus aimé (Lc 7,47; Jn 21,15-17). Paul lui-même avait reconnu cette primauté en allant le visiter à Jérusalem (Ga 1,18). Cependant, on a de bonnes raisons de penser que la substance du discours que Luc met dans la bouche de Pierre en Ac 2,14-36 vient de Paul ou de son groupe (cf. Ac 13,16-46, en sorte que Luc ici interprète le commencement à la lumière de ce qui est arrivé ensuite. Ou plutôt, c'est ce qui était arrivé au ensuite qui a permis de comprendre la signification de ce qui était arrivé au début. L'initiative de Pierre était grosse de tout le mouvement qui avait suivi. En le faisant parler comme Paul, Luc thématise en termes pauliniens un vécu pétrinien sans lequel la conversion même de Paul n'eût pas été possible.

9. Les successeurs de Jésus ont de mieux en mieux compris leur mouvement comme un effet du changement des cœurs opéré par l'Esprit (Ez 36,36; Rm 5,5; 2Co 3,3) et se manifestant par un amour de plus en plus large : sexuel et conjugal, filial et parental, fraternel et familial, patronal et domestique, national et supranational (Ga 3,28). Or, plus que sur les places publiques, les agoras, les synagogues, les aréopages et les temples, c'est le plus souvent dans les maisons que l'amour avait commencé (Mc 1,29; 2,1; 6,10; Ac 2,46; 9,17; 10,22; 16,15; 18,7). C'était donc le lieu tout indiqué pour raconter le don inaugural. Peut-être les conteurs avant Luc l'avaient-ils situé dans la salle haute ou la maison de Marie mère de Jean-Marc (Lc 22,12; Ac 12,12). Si c'est le cas, il faut dire que Luc a intentionnellement omis toute localisation précise. Il a pu penser que, bien que forcément particulière, cette maison était aussi bien en général celle de Dieu (Lc 6,4; 19,46; He 10,21; 1Pi 2,5), où sont ensemble des adorateurs du Père en esprit et en vérité (Jn 4,23), Jésus étant au milieu d'eux (Mt 18,20) et l'esprit y ayant sa demeure (1Co 3,16; Jn 14,16-17).

10. S'il avait été un paulinien de gauche opposé aux Juifs et à leurs traditions comme le sera peu après lui Marcion, Luc aurait sans doute choisi de localiser la maison où est d'abord descendu l'Esprit en quelque autre ville que Jérusalem. Mais il était dans la logique de la manière de penser de Luc pour qui la ville sainte est le lieu de pèlerinage des peuples (1S 2,1-4; 60,1s; Lc 1, 78-79); qui, au contraire de Matthieu et de Marc, fait commencer et s'achever à Jérusalem le récit des événements concernant Jésus (Lc 1-2 et 24); qui a situé là la première activité de Pierre et d'Étienne, l'assemblée de réconciliation et les tribulations de Paul; et dont l'une des principales préoccupations est de favoriser la paix; il était dans la logique de sa manière de situer à Jérusalem le premier don de l'Esprit au premier groupe ecclésial.

11. On a vu que, d'après Ac 2,11, les auditeurs de Pierre sont, non pas des représentants de tous les peuples, mais des Juifs venus de toutes les régions de la diaspora. Cependant, aux versets 9-11, est utilisée une liste des peuples dont on a pu montrer qu'elle est très ancienne, datant de l'époque perse (~550-~333). Elle énumérait les peuples sujets de l'empire achéménide selon l'ordre d'une carte circulaire partant de l'Iran et y faisant retour, et qui suivait l'ordre du système babylonien des douze signes du zodiaque dans une année de printemps. À la série : Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge, Balance, Scorpion, Sagittaire,

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

Capricorne, Verseau, Poisson, on avait fait correspondre la série : Perse, Cappadoce, Arménie, Asie, Grèce et Ionie, Libye et Cyrénaïque, Italie, Cilicie et Crète, Égypte, Mer Rouge et Inde. On a pu interpréter les différences du texte de Luc avec cette liste (attestée chez Paul d'Alexandrie en 378 de notre ère) comme des modifications intentionnelles de l'auteur. Elle n'est donc pas chez lui un élément d'un reportage mais plutôt d'un récit fondateur.

12. Pour dramatiser l'idée d'universalisme, Luc a fait usage encore d'une autre tradition : celle de la Tour de Babel (Gn 11). Il a emprunté à Dt 32,8 LXX le verbe «diviser» qui y est en parallèle avec le verbe «dispenser», lequel revient trois fois dans le récit génésiaque. Ici, la dispersion des peuples est expliquée comme un effet de la confusion des langues voulue par Dieu en raison de l'orgueil des bâtisseurs de hautes tours. L'idée de Luc a été de représenter la contrepartie de la dispersion : par une force venant du ciel, des messagers parlant leur propre langue sont compris d'hommes parlant d'autres langues (cf. Col 3,11).

13. La Pentecôte («cinquantième») est le nom tardivement donné (2M 12,31-32; Tb 2,1) à une fête paysanne de la Moisson du début de l'été (Ex 23,6), qui avait été appelée Semaines (Ex 34,22; Dt 16,9-10), et finalement fixée au lendemain du septième sabbat après la Pâque (Lv 23,12-22). Sur cette fête de pèlerinage avait été greffé le souvenir de l'alliance et de la loi mosaïque (Ex 19,1; 2Ch 15,10-13; Livre des Jubilés; Qumrân; rabbins du 2<sup>e</sup> siècle). Comme à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, le judaïsme se définissait en fonction de la Loi et de Moïse et le christianisme en fonction du Christ et de la loi de l'Esprit (Rm 8,2; 10,4), il a semblé à Luc que le meilleur temps pour situer un récit de descente de l'Esprit sur le groupe fondateur de l'Église était le moment de l'année liturgique où les Juifs célébraient le renouvellement de l'alliance. Et il a choisi la date la plus proche de la mort de Jésus.

14. Originellement, en hébreu, l'esprit (ruah), c'est d'abord l'espace médian et le vent qui circule entre ciel et terre. Une représentation égyptienne est suggestive : Shou (air) est entre Nout (ciel) et Geb (terre), entre les célestes (=dieux) et les terrestres (=humains), entre les immortels et les mortels. Par le souffle qui vient de leur domaine, le(s) dieu(x) font vivre les humains puis ramènent à eux l'air en allé (Gn 2,7; Ps 104, 29-30; Jb 34,14-15). On souhaite qu'ils donnent en plénitude leur esprit aux vivants éphémères. Luc a donc représenté le Souffle vivifiant venant du ciel, il l'a associé à la parole et au feu et imaginé des langues ignées descendant sur les assistants et s'y séparant.

15. L'expression «Juifs et prosélytes» (Ac 2,11) caractérise l'ensemble des peuples mentionnés qui, tous, appartiennent au judaïsme de la diaspora. Cette dispersion est ancienne (~722 et ~587) et fort étendue : de l'extrémité orientale de l'empire iranien à l'extrémité occidentale de l'empire romain. En beaucoup d'endroits, existaient ainsi des centres communautaires ou synagogues où les Juifs et leurs amis non-juifs se rencontraient pour parler religion et affaires. Les non-juifs étaient de deux sortes. Les prosélytes, plus démunis, s'aggrégeaient totalement à la communauté juive; les craignant-Dieu, plus fortunés, n'étaient pas soumis aux observances légales. Or, ce sont surtout ceux-ci que les partisans de Jésus ont gagnés à leur cause (Ac 10,2; 18,5-7). La masse des Juifs et des prosélytes d'abord indifférente devint hostile et agressive. Ces admissions des plus fortunés étaient éprouvés comme des défections, des trahisons, des manques à gagner. Il s'ensuivit une grande détresse (Ac 8,1; 11,19; Ap 7,14; Ac 13,44-52).

16. Ces conversions eurent un autre effet, à l'intérieur, cette fois, du mouvement Jésus lui-même. Les judéo-chrétiens reprochaient aux paulino-chrétiens de violer l'entente survenue (Ga 2,1-10). Leur slogan était «Juifs d'abord, Grecs ensuite» (Rm 1,16; 9,4; 10,14-20; Ac 3,26; 13,46; Mc 7,27). Ils disaient qu'il fallait parcourir toutes les villes d'Israël et s'efforcer de les gagner à la cause avant de se tourner vers les Gentils (Mt 10,6.23). Pour réconcilier ces deux tendances, Luc a fait parler Pierre à des Juifs et des prosélytes seulement, mais il insinue que, s'ils n'accueillent pas le message, il faudra se tourner vers d'autres (cf. Ac 10,44-45; 11,15; 15,8). Chez Matthieu, la même idée est exprimée par la parabole des ouvriers de la première et de la dernière heure (Mt 20,1-16).

17. La péricope de 1Co 14,20-25 et celle d'Ac 2 ont plusieurs traits communs : assemblée communautaire, parler en langues étrangères ou compris par des étrangers, subordination de ce phénomène à la

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

prophétie, ordination de ces charismes, celui-là aux incroyants, celui-ci aux croyants. Paul avait eu recours à Is 28,11-12 où Dieu parle à son peuple récalcitrant par la venue sur son territoire d'envahisseurs allophones. Aux yeux de Paul, le parler, le prier en langues était une bonne chose, il le pratiquait lui-même et plus que d'autres (1Co 14,18-19). Il priait ainsi seul à seul avec Dieu. Dans les assemblées, il ne désapprouvait pas entièrement cette pratique, mais tenait à ce qu'elle soit subordonnée à la prophétie et à l'interprétation, à l'intelligence qui nourrit la foi (1Co 14,14-15). On s'explique par là que Luc ait juxtaposé un parler en langues à des Juifs étonnés, sceptiques, moqueurs et incroyants mais susceptibles d'être interpellés par une «hétéroglossolie», et un discours de prophétie et d'interprétation (Ac 2,4-13 et 14-36).

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## L'ABAISSÉ EXALTÉ

1. De même que la notion d'Esprit recouvre les représentations du souffle et du vent, et celles-ci les affects du courage et de l'assurance, que l'explication du comportement des défenseurs de Jésus au début de l'Église par le don de l'Esprit a contribué à la façon dont a été raconté le commencement de la vie publique de Jésus, ainsi la notion de Seigneur est solidaire des représentations de la nuée et du ciel, et celles-ci de l'affect de l'omnipotence, et elle a conduit à l'assignation d'un commencement de Jésus antérieur à celui de la vie publique.

2. Dans l'imaginaire ancien, une des composantes de la figure du Seigneur et du Fils de l'Homme était sa condition de guerrier, - doublet atmosphérique des défenseurs terrestres, et subordonné au dieu du ciel son père. Il était ainsi dans la logique de cette tradition que, si on reconnaissait au Jésus historique et crucifié le titre de Seigneur et une participation à la toute-puissance du Dieu et père, on le représente comme un être d'abord résidant au ciel atmosphérique, ensuite en descendant, puis élevé e croix et enfin enlevé au ciel. Son enlèvement avait été précédé par cette élévation et celle-ci par une descente, un consentement à la faiblesse. Et la narrativisation de l'enlèvement semble présupposer l'idée d'exaltation d'un abaissé.

3. Un des fondements des réflexions chrétiennes sur la seigneurie de Jésus se trouve dans la loi du renversement des situations : les grands sont abaissés et les petits élevés, les forts sont terrassés et les faibles fortifiés, les premiers seront les derniers et les derniers les premiers (Gn 25,23; 1S 2,48; 16,12; Mt 10,43-44; 11,23; Lc 1,52; 2Co 12,10; Jc 1,9-10). La loi a été appliquée à Jésus : il s'est comporté comme un serviteur et Dieu l'a exalté et fait Seigneur (Ph 2,8-9). Mais, dans la tradition chrétienne, ce cas n'est pas que particulier, il est aussi exemplaire (Ph 2, 5).

4. D'ordinaire, quand on est jeune, beau, intelligent, riche et en santé, on ne comprend pas cette constante de l'agir divin : elle ne se dévoile que dans l'expérience personnelle de l'échec et de la faiblesse. Paul a dû faire face à une sorte de mutinerie de ses jeunes convertis de Corinthe qui lui reprochaient d'être faible et se tournaient vers des mentors plus prestigieux. Il leur écrit : «Je connais un homme dans le Christ ... qui fut ravi jusqu'au troisième ciel ... Pour cet homme-là je me glorifierai; mais pour moi, je ne me glorifierai que de mes faiblesses» (2Co 12,2.5). Il réagit contre ceux qui se vantaient de visions et de révélations et qui, à cause de ces extases réelles ou prétendues, se croyaient forts et méprisaient les faibles. À ses yeux, l'évocation qu'il fait de sa propre expérience extatique est un acte de folie; il s'en excuse en faisant observer qu'il y a été contraint par ceux qui s'autorisent de pareilles expériences ou prétentions pour saper son autorité d'envoyé du Christ qui n'a qu'un message : le crucifié. La vraie force est dans la faiblesse consentie (2Co 11,16.30), lorsqu'on laisse être la puissance de l'Esprit du dieu qui élève les humbles et abaisse les superbes.

5. Un raccourci saisissant de la «vie de Jésus» se lit en Ap 12,1-6. Le langage est apocalyptique, les conflits terrestres se lisent en plus grosses lettres dans les trois cieux : celui des phénomènes météorologiques, celui des astres, celui des dieux ouraniens. La scène se passe apparemment dans le deuxième ciel. Là sont les deux grands signes : celui qui préside au jour et celui qui préside à la nuit (Gn 1,16; Ps 136,7-8), la puissance de vie et la puissance de mort, la Femme et le Dragon, la vitalité confraternelle dispersée parmi les nations et la volonté de puissance totalitaire concentrée dans les empires et les idéologies (Ap 13). Le Dragon guette la Femme au moment d'accoucher, mais son enfant est arraché aux griffes de l'adversaire et emporté auprès de Dieu et de son trône, - au troisième ciel. Suit un combat (au premier ciel?) au terme duquel le Dragon est précipité sur terre où il poursuit la Femme et ses autres enfants. Dans ce récit, le commencement de Jésus coïncide avec sa fin. Il est né dans une situation de danger mortel mais c'est dès lors qu'il fut placé au plus haut des cieux et capable de triompher pour tous les autres aussi de la puissance de mort. Le poète apocalypticien a fait l'économie de tout détail de la vie de Jésus, même de l'événement de sa mort. La condition de possibilité d'un grand récit de la carrière de Jésus sera la distention grâce à laquelle, le commencement et la fin étant séparés, un espace sera ouvert pour des actions, des paroles et des souffrances qui les signifient l'un et l'autre.

6. «Nul n'est monté au ciel sinon le Fils de l'Homme qui est descendu du ciel» (Jn 3,13). «Et quand vous verrez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant ?» (Jn 6,62). L'auteur du quatrième évangile infléchit la

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

représentation du seigneur de l'orage en fonction d'une chronologie en trois temps : le Fils de l'Homme était d'abord au ciel, il est ensuite descendu sur terre, il est enfin remonté au ciel. Et il restreint l'application du modèle à Jésus. C'est sur terre qu'il doit lutter contre l'homme fort et le ligoter (Mc 3,27; Ap 19,20; 20,2). Et c'est seulement cela une fois fait qu'il prendra une position de force dans les hauteurs, où il luttera jusqu'à la victoire finale avec l'aide de ceux qui «sont avec le Seigneur dans les airs» (1Th 4,17; Ep 2,2; 6,10s).

7. Jean fait encore dire à Jésus ceci : «Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi», et lui-même commente : «il signifiait par là de quelle mort il allait mourir». Comme Jésus est mort crucifié, l'élévation, avant d'être celle du ciel, est celle de la croix. Dans ces versets (Jn 12,32-33), la représentation paraît inspirée du poème isaïen du Serviteur souffrant, dont, avant même que ne soit décrit son abaissement, Yahvé annonce qu'il sera élevé (Is 52,13 LXX). Jésus sera élevé : en croix par les Juifs (Jn 8,28), au ciel par Dieu (cf. Ac 2,33). La bivalence de l'image a été voulue comme un moyen d'éviter que les pseudo-spirituels oublient de quelle bassesse Jésus a été élevé.

8. «Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme, afin que quiconque croit ait la vie éternelle» (Jn 3,14-15). Ce passage est le fruit d'une recherche («midrash») sur Nb 21,4-9. Il a servi à penser ensemble la mort de Jésus et la vie de ceux qui spécifient leur confiance dans le Vivant en se souvenant de cette mort singulière. Dans le paradigme, la situation est celle de mineurs du Négeb (sud de la Palestine) qui travaillaient dans une région infestée de serpents venimeux. Pour surmonter la peur, un artisan eut l'idée de fabriquer un serpent d'airain et de le fichier sur une pique très en vue : en regardant ce simulacre inoffensif, on pouvait s'entretenir dans la confiance qu'on ne serait pas mordu ou qu'on serait guéri. Le schème : élévation, regard, vie a inspiré un poète chrétien. Son inspiration a pu lui venir du désir de riposter à une moquerie des Juifs. Ceux-ci objectaient aux partisans de Jésus qui l'acclamaient comme Christ : s'il avait été ce que vous prétendez, il serait descendu de la croix et, en ce cas, nous aurions cru ! (cf. Mc 15,32). La réponse est que celui en qui les Juifs avaient mis leur confiance, Moïse, avait fait la même chose de Dieu avec Jésus. Les Juifs n'ont pas cru que le crucifié est Christ (Mc 15,32), mais le centurion païen a cru qu'il est fils justement au moment de sa mort (Mc 15,39). Et Jean reprend (Jn 6,40) : «Quiconque (pas seulement les Juifs) voit le Fils et croit en lui a la vie éternelle». C'est vers le crucifié qu'il faut regarder (Jn 19,37; Ap 1,7; Ga 3,1).

9. Dans l'hymne prépaulinien qui a été repris en Ph 2,6-11, tandis que les schèmes de l'abaissement et de l'élévation sont expressément utilisés, à la place de la descente du ciel se trouve la double représentation d'un être qui était en condition divine et qui s'est vidé de ce privilège («kénose») en devenant semblable en tout un homme. Comme les dieux sont célestes et immortels et les humains terrestres et mortels, l'idée ici exprimée est substantiellement la même sous des représentations différentes. La différence tient au fait que, chez Jean, le paradigme utilisé est celui du Fils de l'Homme céleste et que, ici, c'est celui du dernier Adam dont le comportement est opposé à celui du premier (cf. 1Co15,44s et Rm 5,12-20). Jésus, lui, n'a pas considéré la vie qui était en lui – son égalité avec un divin – , comme une proie qu'il devait garder jalousement pour lui-même.

10. Dans la forme canonique de l'ouvrage de Marc, il y a une brève évocation de l'«ascension» (Mc 16,19). À vrai dire, au lieu de montée, le texte parle d'enlèvement et de session à droite de Dieu. Plutôt qu'un langage de témoins oculaires, celui-ci en est un d'interprètes familiers des Écritures et pour qui les grands personnages du passé sont des types qui sont accomplis en Jésus. La métaphore de l'enlèvement vient de 2R 2,11 et celle de la session à droite vient du verset 1 du Ps 110. Les figures sont celles d'Élie, le prophète par excellence, et du Fils de David, le oint (Messie, Christ). Le prophète précède le roi ou le seigneur. Durant les premières années du mouvement de Jésus, certains avaient identifié Jésus à Élie, d'autres au Messie (Mc 8, 27.29; Jn 6,14s). Chez Matthieu et Luc, lorsque Jésus fut invoqué comme Seigneur, la figure d'Élie a été reportée sur Jean le Baptiste comme préparateur des voies du Seigneur et du Christ. Ici, l'auteur tire parti d'une fusion des deux figures, et il fait servir l'enlèvement à l'intronisation, et les deux à l'expression de ce qu'il croit être la position de Jésus après sa mort. Il est plus qu'Élie et plus que le Fils de David : Mc 16,19 le donne comme Seigneur.

11. Comme l'ouvrage de Marc se termine à 16,8 et que les versets 9-20 sont une addition – canonique mais inauthentique – , cet auteur, pas plus qu'il n'avait de récit du don de l'Esprit, n'en a de l'ascension. Cependant, il se peut que, dans la tradition dont il hérite, il existait un récit apparenté : la transfiguration. En Mc 9,2-10, il y a

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

une ascension sur une montagne, une apparition en gloire, une métamorphose corporelle, une voix du ciel, puis une nuée qui cache Jésus aux yeux de ses disciples. Il est impliqué que Jésus est plus grand que Moïse et Élie : il est le Fils. Cette christologie doit être postérieure au compagnonnage de Jésus et de ses disciples et postérieure à sa mort (Mc 15,39; Rm 1,4). Si donc Marc a fait du récit dit de la transfiguration un événement de la vie de Jésus antérieure à sa passion, ce doit être parce que, à ses yeux comme à celui de Paul, ce n'est qu'après avoir souffert qu'il est entré dans sa gloire (Lc 24,26). Comme les récits d'ascension faisaient problème en certains milieux, Marc a pu vouloir contribuer à la solution en montrant un Pierre qui ne sait pas ce qu'il dit.

12. Seul Luc a un récit un peu élaboré de l'ascension de Jésus (Ac 1,1-12). Pour le comprendre, on commence par le déconstruire. Il contient les éléments suivants :

1. après sa mort, Jésus s'est montré vivant à ses envoyés;
2. pendant quarante jours;
3. il leur a parlé du Règne de Dieu
4. il a répondu évasivement à leur demande sur le moment du rétablissement du royaume d'Israël;
5. il a promis l'Esprit Saint pour dans peu de jours;
6. disant qu'avec sa puissance, ils seront ses témoins à Jérusalem et en Judée, en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre;
7. c'est alors qu'il a été enlevé;
8. tandis qu'ils regardaient, il s'est élevé;
9. une nuée l'a pris en elle;
10. il est allé vers le ciel;
11. deux hommes en blanc sont venus dire aux envoyés que Jésus reviendra de la même manière (sur une nuée);
12. cela se passait sur le Mont des Oliviers

13. Ce récit implique le souvenir d'un événement réel : l'expérience d'une absence, la conviction que Jésus ne reviendra pas sous la forme où on l'attendait. Mais, plus qu'avec des souvenirs, le texte a été composé au moyen de paradigmes. En premier lieu, la période de quarante jours, la montagne, la nuée, les instructions sur le Règne de Dieu font penser au récit de l'Exode où Yahvé, pendant quarante jours, sur le mont Sinaï, donne sa loi à Moïse. En deuxième lieu, l'espérance du rétablissement du royaume d'Israël est liée à l'attente d'un nouveau David, du Messie. En troisième lieu, l'enlèvement au ciel évoque celui d'Élie. En quatrième lieu, les interprètes de la vision et leur message sont empruntés au Livre de Daniel et à la figure du Fils de l'Homme. Ainsi, les grandes figures de la tradition normative se profilent à l'horizon de ce récit : Dieu, Yahvé, l'Esprit, Moïse, David, Élie, le Fils de l'Homme. Le projet d'un Règne de Dieu a pris forme surtout après l'échec de la royauté davidique, après son interprétation par les prophètes, et une universalisation dans la tradition apocalyptique du Livre de Daniel. Le règne de Dieu va passer par l'œuvre du Fils s'adjoignant, par son Esprit, des collaborateurs. Il faut cesser de regarder vers le ciel et, au lieu de l'ascension, se préparer à la descente (de l'Esprit).

14. Au lieu de lire la finale de Luc (Lc 24,50-53) selon la leçon de la très grande majorité des manuscrits et des éditions modernes, certains proposent de considérer comme primitive la leçon du Codex Bezae (D), où ne se trouve pas la clause du verset 51, «il fut emporté au ciel». Le récit alors n'en est plus un d'ascension mais de départ, d'adieu, de séparation d'un patriarche d'avec ses enfants ou ses successeurs (Gn 49-50; Dt 33-34; Jos 24; 1R 2; 1M 2,69s). Cette lecture est séduisante, car elle permet de comprendre Lc 24,50-53 comme formant inclusion avec Lc 1,21-22. Au début de son ouvrage, Luc a représenté le prêtre Zacharie au temple, muet et incapable de donner au peuple la bénédiction d'usage. Mais à la fin il représente Jésus donnant la bénédiction, non au temple mais sur la montagne à l'orient de la ville, là où, après la destruction du premier temple la nuée s'était arrêtée (Ez 11,23). Cependant, à proprement parler, comme cette scène est située à Béthanie, et que Luc a placé le récit de l'ascension d'Ac 1,9-12 au Mont des Oliviers, sur le flanc sud-est duquel se trouve Béthanie, il se peut que les deux récits aient eu une même origine. On peut penser à une communauté chrétienne se réunissant à Béthanie autour de Marthe, Marie et Lazare (Jn 11,1-5). Ce peut être dans ce groupe que la préférence était accordée à l'élévation plutôt qu'à la résurrection pour caractériser la condition de Jésus après

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

son départ. Dans le quatrième évangile, au lieu des prédictions synoptiques de la passion et de la résurrection (Mc 8,31; 10,32-33), c'est l'élévation (en croix et au ciel) qui est annoncée (Jn 3,13s; 6,62; 8,28; 12,32). Il est donc possible que la narrativisation de l'idée d'exaltation en termes d'ascension s'est appuyée sur une tradition de Béthanie.

15. En Ep 4,7-10, le rapport entre le don de l'Esprit et l'omnipotence du Seigneur (ou du Fils) a été lu à la lumière du verset 19 du Ps 68 selon une version originale. Le texte hébreu se lit : «Tu as gravi la hauteur, capturé des captifs, reçu des hommes en tribut», mais la version utilisée dans Ep 4 porte : «Montant dans la hauteur, il a emmené des captifs, il a donné des dons aux hommes». On le voit, l'hébreu a été notablement modifié. Dans l'original :

- 1) le psalmiste s'adresse au Seigneur Yahvé en deuxième personne;
- 2) c'est ce Seigneur qui gravit la hauteur;
- 3) laquelle est Sion;
- 4) comme un chef de guerre, il reçoit du butin;
- 5) ce sont des hommes.

Dans la version, on a :

- 1) la troisième personne du singulier;
- 2) le Seigneur est Jésus;
- 3) la hauteur est le ciel;
- 4) au lieu de recevoir, le Seigneur Jésus donne;
- 5) ce qu'il donne, ce sont des dons;
- 6) les hommes deviennent les bénéficiaires des dons;
- 7) et, dans le commentaire, aux versets 9-10 d'Ep 4, la descente s'ajoute à l'ascension comme son présumé.

Il est possible soit que la version ait préexisté à sa citation ici, soit que l'auteur ait fait une actualisation libre («peshet»). Le grand nombre des modifications montre qu'on n'a pas voulu administrer une preuve par l'Écriture mais accrocher à un texte connu une interprétation formée par ailleurs : le don de l'Esprit est liée à l'exaltation de Jésus au ciel. Cette manière de voir est différente de celle de Jn 20, 21-22 où c'est juste après sa résurrection et juste avant de monter vers le Dieu et Père (verset 17) que Jésus insuffle l'Esprit à ses disciples. En guise de transition à l'exercice suivant, on observera qu'en Ep 4,7, au lieu de l'Esprit, on a la grâce et, au lieu du Seigneur, le Christ. Cette observation introduit à un autre ensemble de textes fondateurs.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## LE RELEVEUR RELEVÉ

1. En remontant en deçà des évangiles canoniques (70-100) et des épîtres pauliniennes (50-60), les historiens du christianisme naissant cherchent à établir la chronologie des interprétations successives de l'événement-Jésus antérieures aux documents écrits (entre 30 et 50). En admettant que la rédaction des évangiles est tardive et que leurs derniers chapitres ne sont pas des reportages, ils se donnent la possibilité de repérer des manières de parler de Jésus et de ses successeurs plus anciennes que celles où la résurrection de Jésus occupe le foyer central de l'imaginaire, et de mieux coïncider ainsi avec la pensée des premiers écrivains chrétiens. Ici, dans un premier exercice, on a réfléchi à la possibilité (fondée sur des textes tels que Mc 13,11; Jn 16,9-11; Ac 2,14s; 4,23-31; 6,8-10 et 7,52; 1Tm 3,16) qu'une des premières manifestations du mouvement de Jésus a consisté à interpréter comme un effet de l'Esprit le courage qu'on eu quelques personnes de défendre publiquement la cause du crucifié, selon eux injustement condamné. Et, dans un second exercice, on a examiné un développement probablement plus récent où l'attention s'est de plus en plus concentrée sur la signification qui pouvait être proposée de ce qui arrivait dans l'histoire par suite de l'intervention de ce juste. Le couple constitué par Jésus et ses défenseurs a bientôt été interprété d'après le modèle d'Élie et d'Élisée. Comme ce dernier avait reçu le double de l'Esprit de son maître, on a pensé la même chose des disciples de Jésus (Jn 14,12), et on s'est mis à dire que l'Esprit qui les faisait parler venait de lui; que, tel Élie, Jésus avait été prophète et avait été enlevé au ciel; qu'il y avait reçu le nom de Seigneur; et qu'il avait répandu l'Esprit (Ph 2,8-9; Ac 2,33). Enfin, dans le présent exercice, on cherchera à voir si ce ne fut pas postérieurement ces deux lignes de pensée que s'est peu à peu imposé le langage résurrectionnel : d'abord pour signifier la résurgence du « peuple du Seigneur », qui était mort, ensuite pour narrativiser la puissance de résurrection aussi bien du nouvel Élie et Seigneur que de ses serviteurs, enfin pour rétrojecter aux premiers jours après la mort de Jésus le moment où il acquit cette puissance. Si une telle préhistoire littéraire de la documentation n'est pas trop loin de la façon dont Jésus a été successivement interprété, on pourra dire qu'on est venu à rebours de l'inspiration à l'exaltation et à la résurrection, de la Pentecôte à l'Ascension et à Pâque, du releveur Dieu au Seigneur releveur et au Christ relevé.

2. Dans le péricope de 1Th 4,13-18 est enchâssé un logion prépaulinien (versets 15-17) annonçant entre autres, une résurrection. Le scénario est apocalyptique et reprend une tradition juive (4<sup>e</sup> Esd., Ap de Baruch). Il y aura parousie, la trompette sonnera, le Seigneur descendra du ciel, les endormis se relèveront et, avec ceux qui seront encore vivants, ils seront emportés dans les airs où ils seront avec le Seigneur. Les endormis sont les défunts (Mc 5,39; Jn 11,11), la métaphore impliquant la possibilité d'un réveil. La trompette annonçait l'ouverture des festivités (Nb 10,10). La parousie (=présence, venue, avènement, visite) est un événement politico-militaire : un chef d'armée victorieux est accueilli triomphalement dans une ville. Ici, le chef est le Seigneur Jésus qui, après une victoire initiale, séjourne au ciel où il a été ravi, échappant pour toujours à la puissance de mort (Ap 12,6). La «bonne nouvelle» a été portée à la ville (cf. 2S 18,19-32), mais le vainqueur n'a pas encore rendu visite aux siens, mais il va venir bientôt de là où il est, au ciel. Car la guerre continue. Il a remporté une victoire mais non déjà la guerre, et il doit se constituer une armée qui combattra avec lui «dans les airs», là où sont, selon l'imaginaire, la puissance des ténèbres et ses suppôts (les idéologies totalitaires, cf. Ap 13). Feront partie de ses troupes de choc non seulement les vivants mais aussi les défunts. Dans ce texte, la résurrection ne concerne que ceux de «ceux qui seront au Christ» qui seront morts biologiquement, mais ni les vivants ni le Seigneur. Rien ne laisse supposer que, dans le logion prépaulinien, la condition de Jésus après sa mort était déjà pensée en terme de résurrection.

3. Les versets 51-54 de 1Co 15 semblent être une réinterprétation de 1Th 4,15-17. Peu après avoir fait état de la tradition apocalyptique, Paul d'Éphèse où il séjournait, eut à écrire aux Corinthiens; il dut reprendre le même sujet, mais il modifia la représentation. Comme, parmi les premiers croyants, beaucoup étaient morts, et que la parousie annoncée comme prochaine n'était toujours pas venue, certains se sont mis à dire que le (prétendu) retour pourrait bien tarder encore et que tous mourront auparavant de ceux qui étaient là au début (cf. Mc 9,1; Jn 21, 20-23). Paul répond : non, la parousie est pour très bientôt, et tous les «saints» ne mourront pas; mais, au lieu de dire qu'ils ressusciteront, il dit qu'ils seront tous changés, transformés, et il s'abstient de dire en quoi va consister cette transformation. Cette nouvelle manière de dire doit être liée aux objections soulevées contre la

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

représentation de la résurrection cf. 1Co 15,12-51). Il est donc clair que le langage résurrectionnel a fait difficulté.

4. Les juifs de tradition apocalyptique et pharisienne (Dn 12,2; 2M 7; cf. Ac 23,6) croyaient que, dans l'âge à venir (Mc 10,30), aux jours du Messie, il y aurait résurrection des juifs pieux. L'auteur d'Ap 20,1-6 le concède mais pour une situation passée et dépassée. Son langage est sans doute intentionnellement cryptique, mais il table sans doute sur une interprétation connue de l'histoire du peuple juif. D'après 2S 24, l'entreprise royale de recensement de tout le peuple, - pour le dominer, lui imposer des redevances, au lieu de laisser Yahvé régner sur lui comme le préconisaient les yahvistes (1S 8) -, a été suivie d'une épidémie meurtrière. Les yahvistes ont interprété le fléau comme un effet de la colère de Yahvé. Cependant, les rédacteurs de l'histoire de David ont noté que le roi s'est repenti et a acheté un terrain pour y construire un temple à Yahvé. Plus tard, le Chroniste a attribué le projet de recensement à Satan (hypostase du «politique») et à David l'institution du culte de Yahvé (1Ch 21,15; 21,16-29,36) : David a été cause de mort puis cause de vie. Là-dessus des apocalypticiens gagnés à la cause de Jésus ont pu calculer qu'entre la mort de David (~ 970) et celle de Jésus (30), il y avait eu exactement mille ans, et ils ont attribué à Satan la mort de Jésus. Ils pouvaient donc dire :

- 1) qu'il y avait eu pour le peuple de David et de ses successeurs (les Oints) une première mort due à Satan, à la politique politicienne et au péché de David;
- 2) que, grâce à l'institution du culte yahviste, Satan avait été enchaîné et que le peuple avait régné avec «le Oint» (=Christ) pendant 1000 ans;
- 3) que, comme les juifs qui ont fait mourir Jésus ont obéi à des motifs politiques et ont été infidèles au Yahvé Seigneur universel, c'est alors Satan qui les avait inspirés, ayant été relâché pour peu de temps, et que c'était là pour les juifs une seconde mort;
- 4) que la (seconde) résurrection était celle du vrai peuple du Seigneur, composé de ceux qui croient que Jésus, le crucifié, est son envoyé par excellence.

5. L'auteur du 4<sup>e</sup> évangile s'est exprimé autrement. Il devait avoir connaissance de la résurgence du peuple juif après la ruine de Jérusalem et du temple au terme de la guerre de 66-73. À Jamnia, entre les années 80-90, les rabbins avaient donné sa charte au peuple juif : la Loi. Jean en parle comme de gens qui à la voix du fils de l'homme sortiront des tombeaux pour une «résurrection de jugement» et il parle de ceux qui auront cru que Jésus est le Fils de Dieu comme de gens qui sortiront des tombeaux pour une «résurrection de vie» (Jn5,28-29). Cette manière de dire lui vient d'Ézéchiel 37,1-14. Là, un fils d'homme (le prophète Ézéchiel), ayant le pouvoir de Yahvé et la capacité par sa parole de communiquer l'esprit, fait revivre le peuple des exilés qui s'estiment eux-mêmes morts. Il réanime des ossements desséchés et il annonce que Yahvé va ouvrir les tombeaux. En Jn 5,19-29, le fils de d'home est devenu Jésus, sa parole fait sortir le peuple du Seigneur des tombeaux, mais elle a un double effet : de son intervention vont résulter deux groupes de ressuscités : le christianisme et le judaïsme. L'auteur ne propose pas une doctrine de la résurrection générale à la fin des temps ou d'un jugement de condamnation éternelle. Il interprète un tournant de l'histoire dans un langage connu.

6. D'après Jn 6,40 et 54, au dernier jour, Jésus ressuscitera ceux qui, soit regardant le fils et croyant en lui, soit mangeant la chair et buvant le sang du fils d'homme, auront reçu de ce fait la vie éternelle. Ces deux versets résultent d'une transformation de Dn 12,2, «Un grand nombre de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront... pour la vie éternelle». Le poète johannique a inversé l'ordre de la résurrection (=éveil) et de la vie, son but étant d'interpréter la séquence : événement de l'an 30, existence ensuite de juifs qui ont cru que Jésus en croix est le Fils, enfin, après 70, existence d'un peuple (de «ressuscités»). Car Jésus en croix a été cru Fils en particulier par les Gentils (Mc 15,39), la «vie éternelle» de Dn 12,2 est interprétée comme connaissance à la fois de Dieu et de son envoyé Jésus Christ (Jn 17,3), le dernier jour doit être celui de la fin du temps des juifs et du commencement du temps des Gentils (Lc 21,24). Il semble s'agir, plutôt que des fins absolument dernières, des fins avant-dernières. Le texte de Daniel aura été interprété de trois façons différentes : Luc (14,4; 20,35-36) n'a utilisé que le moment résurrectionnel et parlé de la résurrection des justes (justifiés par la foi au Christ crucifié); Mc 10,30; Rm 5,21; 6,23; Jn 3,15-16 n'ont souligné que la vie éternelle; Jn 6,40 et 54 a repris les deux termes, mais en les inversant. Son idée doit être que, dès avant la manifestation du peuple du Seigneur ou du Fils de l'Homme après la ruine du temple, il y avait, des Juifs et des Grecs qui avaient déjà la vie des membres

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

de la cour céleste des «saints» ou «fils de Dieu». Car dès lors ils aimaient contempler le Fils en croix et, dans leurs repas communautaires où le système sacrificiel était, selon eux, accompli, ce qu'ils mangeaient et buvaient ce n'était pas la chair et le sang des victimes animales mais ce à quoi ces éléments renvoyaient : le Fils d'Homme qui allait bientôt se manifester.

7. Les représentations « vie éternelle » et « résurrection » ont été héritées de la tradition biblique et apocalyptique, mais elles ont été reprises comme des signifiants auxquels on pouvait attacher des signifiés différents. La signification précise de ceux-ci dépend soit du contexte proche soit du contexte éloigné et canonique où les signifiants sont disséminés et où ils se font signe de loin en loin. Ainsi, chez Mc 10,30, « vie éternelle » reste indéterminée mais chez Jn 17,3, l'expression a pour contenu un acte de connaissance. Dans 1Co 15, 29s, la nature du corps des ressuscités n'est indiquée que par analogie à ce que Dieu fait de la semence jetée en terre et à qui il donne un corps, mais dans Col 1,18; Ep 5,23, le corps est dans l'Église. En Mc 14,22; 1Co 10,17, le signifiant « pain » a pour signifié le corps eucharistique et/ou ecclésial. En Jn 6,40.54, le référent ultime est la résurrection, une relation avec un corps : les corps des croyants seront des membres d'un autre corps ( 1Co 6,15; 12,12; Rm 12,5). Ainsi, le corps jésuanique (He 10,5), le corps cadavérique (Mc 15,43), le corps nourricier (Mc 14,22), le corps christique (1Co 12,12), le corps sacrificiel (Rm 12,1), le corps de mort (Rm 7,24), le corps de gloire (Ph 3,21), le corps plérômique (Ep 1,21-23) forment ensemble un seul Signifiant complexe, ils renvoient tous au Signifié absolu et ils sont le signe qui effectue ce qu'il signifie. Ils sont sacramentels, mystériques.

8. Il existe au moins une interprétation des récits de résurrection de personnes dites mortes qui est en consonance avec ces vues : celle qui, au-delà des méthodes historiques, historico-critiques, structurales, comprend chaque partie du recueil canonique en rapport avec toutes les autres. De ce point de vue, leur sens plénier n'est pas très différent de celui des textes déjà médités. La « mort » (= séparation d'avec le Vivant) est le salaire du « péché » (= non confiance dans le Vivant quand il retire son souffle) : cf Rm 6,23; Ep 2,2.5. Ces récits disent eux aussi la conversion, le passage du sommeil à l'éveil, à la « résurrection » (Jn 11,1-44; Mc 5,35-43; Lc 7, 11-17; Jn 4,46-54; Ac 9,36-43; 21,7-12). Et comme, dans les récits de guérison d'impotent, le mot qu'on traduit par « faire lever » est le même qu'on traduit ailleurs par « ressusciter », là aussi la signification dépasse celle de ce qu'on appelle les récits de miracle (Mc 2,1-10; Jn 5,1-9; Ac 9,32-35; 14,8-10). Le suggèrent : la mention de la foi, de la rémission des péchés, du pouvoir du fils de l'homme, le rapport entre les 38 ans de Dt 2,14 et ceux de Jn 5,5, entre la marche dans les voies de Dieu et celle des paralysés guéris (Dt 11,22; 26,19). Ces malades sont des actants au moins autant que des acteurs et leur historicité est secondaire. On peut généraliser cette lecture à l'ensemble des récits de guérison (Mt 11,5 et Lc 7,22), et aux paraboles : Mc 14,12 est illustré par Mc 7,31-37 (sourd-muet), Mc 8,14-21 (dureté de cœur), Mc 8,22-26 (aveugle), et Jn 12,37-40 par 9,39-41. En Lc 15,24.32, le fils prodigue est dit être mort et être revenu à la vie. De même encore, le langage de l'exhortation s'inspire de la représentation de la résurrection-conversion : il faut veiller, rester éveillé (= «ressuscité») : 1Th 5,10; Ep 5,14-15; Mc 13,33-35. Un disciple de Jésus est un Éveillé, mais en un sens différent de celui où un disciple de Shakyamouni est un Bouddha. Les éveillés chrétiens sont des gens qui attendent le retour du Seigneur et qui en préparent la venue, la parousie, par leurs actes de ressuscitateurs ou releveurs ou éveilleurs.

9. C'est en suite d'une semblable référence au canon biblique qu'a dû être entreprise l'application préférentielle de la représentation de la résurrection à Jésus.

- 1) On aura pensé que ce sont les écritures hébraïques dans leur ensemble qui légitimaient ce langage (1Co 15,3-4);
- 2) on aura pensé que, d'après le texte grec du Ps 16,8-11, ce n'est pas celui qui parle qui a échappé à la corruption (David), mais le fils de David (Ac 2,24-31; 13,32-37);
- 3) le verbe susciter (anistèmi), utilisé en Dt 18,15 et 2S 7,14 pour le prophète et le messie a été réemployé en faveur de Jésus (res)suscité (d'entre les morts);
- 4) la formule de Gn 50,20 concernant le patriarche Joseph : « Le mal que vous aviez l'intention de me faire, Dieu l'a tourné en bien », a servi à frapper la proposition chrétienne : «Vous avez crucifié Jésus, Dieu l'a ressuscité » (Ac 2,23-24.26; 3,15; 4,10; 5,30-31);

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

- 5) Os 6,2 a fourni l'idée d'un relèvement au troisième jour et Jn 2,19 l'a appliquée au relèvement (« éveil ») du temple de son corps (celui du Seigneur Jésus);
- 6) Jésus a été identifié à l'agneau immolé (1Co 5,7), dont les os ne devaient pas être brisés afin qu'ils puissent à nouveau être recouverts de chairs (Ex 12,46; Jn 19,31s);
- 7) l'ouverture des tombeaux (Ez 37,12) a suffi pour caractériser l'événement du retour de Jésus à la vie (Mc 16,3-4);
- 8) la représentation du roi comme fils de Dieu que Dieu engendre (Ps 2, 7; 2S7,14) a été appliquée à la génération de Jésus après sa mort (Ac 13,33-34; Rm 1,4).

10. À cause des périls que faisaient courir à la communauté les prétentions de certains à avoir eu des visions célestes, Paul a évité d'invoquer aucun récit d'apparition du Christ ressuscité, et Marc l'a imité en cela. Mais il a semblé à d'autres que cette forme littéraire pouvait être utile. On avait narrativisé l'inspiration en récit du don de l'Esprit et l'exaltation en récit d'ascension, et on fit de même pour la résurrection : on raconta des apparitions. Les récits d'apparition sont des manières de fonder la mission (voir Is 6,8) et, plutôt que des événements vérifiables, ce furent des récits réinterprétant soit des modèles bibliques soit des précédents de la vie publique de Jésus. On s'est inspiré des promenades de Yahvé dans le jardin d'Éden ou avec Abraham (Gn 3 et 18), des conversations de l'Ange de Yahvé avec un leader ou ses parents (Jg 6 et 13), des promenades, conversations et repas de Raphaël avec Tobie (Tb 12), et aussi de Jésus marchant avec ses disciples (Mc 10,32; 14,28; 16,7; 24,15), mangeant avec eux (Lc 7,34; 15,1-2; 24,43), se laissant toucher (Mc 5,28-32; Jn 20,24s), montrant où pêcher (Lc 5,4; Jn 21,6). Marc a préféré faire de tout son Grand Récit une épiphanie secrète, et il a évité de dire que ceux de Jérusalem avaient vu Jésus ressuscité en Judée même, parce que, selon lui, ce n'est que dans la Galilée (des nations) qu'ils devaient le « voir » (Mc 14,27-28; 16,7). Quant à Matthieu, il n'a pas craint de faire apparaître des corps de défunts chrétiens (« saints ») dès le moment de la mort de Jésus (Mt 27,52) : il a donc anticipé jusqu'à ce moment la parousie que 1Th 4,15-17 donnait comme future.

11. La signification ancienne qu'avait le mot « corps » dans les langues indoeuropéennes est suggestive : *krp* signifiait forme beauté. Peut-être le disait-on de tout ce qui, s'offrant bellement et fortement à la vie, attirant et charmant le regard, produit du plaisir et de la peine à la fois, un désir d'être et d'avoir et une crainte de perdre et de se perdre, un sacré à la fois fascinant et terrifiant. Dans cette acception, il est dans l'essence du « corps » d'apparaître, de faire des apparitions. L'épiphanie est plus ancienne que le phénomène, et le beau plus fondamental que l'objet. Le corrélat de cette sorte de corps n'est pas la psyché mais le pneuma (1Co 15,44), l'esprit qui remplit l'univers et qui se donne à voir dans une miniature de soi. Un tel corps est signe dans le ciel, un révélateur. Ainsi le corps-Église rend visible le Christ qui opère dans le monde par lui (Ep3,10).

12. Paul est resté fidèle à la formule reçue qui associe résurrection de ceux qui sont au Christ à celle du Christ (1Co 6,14; 2Co 4,14; Rm 14,9), et il l'a défendue contre ses détracteurs (1Co 15). Cependant, il était prêt à en changer et à user d'autres représentations partiellement équivalentes : habitation céleste, survêtement, transmigration (2Co 5,1-10), vivification (Rm 8,11; 1Co 15,22), adoption filiale (Ga 4,5), justification, sanctification, purification (1Co 6,11), glorification (Rm 8,30), rachat (1Co 6,20), libération (1Th 1,10), transformation (2Co 3,18). Après Paul, le rédacteur d'Ep 2,6 et Col 2,12 diront que la résurrection a déjà eu lieu, mais 2Tm 2,18 censurera cette manière de dire. Jn a exprimé son acceptation du langage résurrectionnel (Jn 2,22; 20,9; 21,14), mais il n'a pas exploité que le langage exaltationnel. L'Épître aux Hébreux a préféré le langage sacrificiel (voir 13,20). À la fin du 2<sup>e</sup> siècle, a prévalu la formule «résurrection de la chair» (à la fin des temps). Paul aurait récusé ce langage (1Co 15,50) mais, en son temps et peut-être contre la représentation grecque du corps mortel et de l'âme immortelle, peut-être fut-ce alors une bonne manière de dire la même chose que Paul avec des mots différents. Ces différences montrent que l'écriture est ordonnée à la parole vive, la parole à la voix, et la voix à l'obéissance.

13. On objectait que ce langage est naïf, infantile, désuet et qu'il est surclassé par la science (1Co 3,1-3; 8,1-6). On a répondu qu'il faut être enfant pour le comprendre, qu'il est caché aux savants et dévoilé aux tout-petits; que la science enfle et que c'est l'amour qui édifie le temple, le corps. Ils auraient pu dire que, loin d'être précritique, c'est un langage postcritique, postérieur à la « crise » (Krisis : jugement) qu'a inaugurée la venue de Jésus (Jn 5,52). Le problème qui se pose à l'humanité pour parvenir à la maturité n'est pas de dépasser mais

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

d'atteindre : de voir, d'entendre, de toucher le verbe de vie en continuité avec les premiers à qui cela fut donné (1Jn 1,1-3). De même que, selon Thucydide, son récit de la guerre du Péloponnèse était une œuvre valable pour toujours, ainsi en était-il de l'introduction dans l'étoffe cosmique du corps qui devait lui permettre d'être récapitulé-recapitalisé (Ep 1,10). Les singularités (explosion initiale, trou noir) échappent à la science physique, et c'est une autre forme de connaissance qui est nécessaire pour les comprendre et y consentir. Et pour une familiarité avec un autre « jeu de langage » que le constatif (indicatif présent), le performatif (indicatif passé), le prescriptif (impératif) : c'est l'auto-implicatif (optatif), le langage du désir.

14. Dans Ez 37,11-14, il y a la séquence : plainte du peuple du Seigneur qui se dit mort, promesse du Seigneur d'ouvrir ses tombeaux, promesse de lui donner son esprit. Cette séquence a été reprise de diverses manières par les successeurs de Jésus. En Rm 6,2-5, au sens figuré : mort au péché, ensevelissement dans le baptême de la mort de Jésus, résurrection future avec le Christ. Avec des mots différents, le même schème revient en Mc 16,16; Ac 2,38; 2Co 1,21-22; Ep 1,13, comme condensé triparti de la conversion. En 1Co 15,3-4, il a été utilisé pour exprimer les trois temps du dénouement de l'affaire-Jésus : présence des femmes à la croix, à la sépulture, au tombau ouvert sont aussi en Mc 15,40.47 et 16,1. Tout se passe comme si Marc avait narrativisé le kérygme de 1Co 15,3-4, comme si le kérygme avait christisé le schéma de l'initiation baptismale, et comme si celle-ci s'était modelée sur les trois temps du texte d'Ézéchiél. Ainsi, le passage ne s'est pas tant fait du Jésus historique au Christ de la foi, que de celui-ci à celui-là. On a réfléchi sur les paradigmes bibliques, on en a fait l'application au cheminement de ceux qui étaient interpellés par l'événement-Jésus, on a rétrojecté le schéma de cette orientation dans la « vie de Jésus », et on a trouvé là le moyen de récupérer des souffrances, des paroles, des actions de Jésus de Nazareth.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## LE DÉTRUIT RECONSTRUIT

1. Après l'inspirateur inspiré, l'abaissé exalté, le releveur relevé, on considère le détruit reconstruit, - cette autre façon de faire coïncider les contraires et de faire voir l'être en acte. L'imaginaire va se focaliser sur le récit du crucifiement et de la mort de Jésus dans le second évangile. Pour se disposer à en saisir le sens caché, on réfléchit d'abord sur ces pratiques de sont l'envoûtement et l'exorcisme.

2. Celui qui est convaincu qu'un ennemi l'a envoûté – ou ensorcelé : lui a jeté un mauvais sort, une fléchette invisible, empoisonnée et mortelle -, du fait même qu'il croit à l'efficacité du geste supposément dirigé contre lui, se trouve livré à la panique. Celle-ci est l'effet dans le psychisme d'un dérèglement du système neuro-végétatif lorsque, incontrôlé, il devient autonome et anarchique. Le groupe social qui voit le malheureux en proie à ce que lui aussi croit être un ensorcellement, connaissant son incapacité à intervenir efficacement, se rétracte et abandonne la victime... à son sort. Et parfois, il commence le rituel funéraire, ce qui a pour effet d'augmenter le désarroi de l'envoûté. Il arrive alors que la fin se produise après seulement quelques heures d'agonie. Ainsi, dans ces cas, la mort est une force qui exerce ses ravages d'abord dans la sphère des croyances et des représentations où elle agit comme un guerrier vainqueur (1Co 15,54-57), ensuite dans la société d'où l'envoûté est exclu (Lc 15,24), enfin dans l'organisme. La mort corporelle est conséquente à la mort sociale et celle-ci à la mort idéologique.

3. D'un autre côté, il y a l'exorcisme. De plusieurs parmi les chamanes des sociétés traditionnelles, on a pu montrer que, à leurs propres yeux, leur pouvoir médicinal a sa source dans une expérience initiale et initiatique où, malades, abandonnés de leurs contribules et confrontés à l'éventualité de leur fin prochaine, contre toute attente et comme en songe, ils ont été ravis en un autre monde et merveilleusement mis en présence d'une lumière, d'un nom, d'une image, d'un esprit protecteur qui les a guéris et leur a donné de guérir. Ils étaient morts et sont revenus à la vie, comme des revenants. Ils ont été perçus par les autres comme venant d'un autre monde, meilleur, où ils ont appris à parler un autre langage et à connaître des élixirs de vie. C'est ainsi que, chez les anciens hommes, il arrivait qu'un chamane guérisse un ensorcelé ou un psychopathe. Rejouant mimétiquement le drame de son propre retour à la vie et à la société, par une cascade d'homologies structurales allant des affects aux représentations, des représentations aux mots, des mots aux gestes bénéfiques, des gestes aux forces vitales, il communiquait au désespéré sa propre espérance et ramenait en lui son âme affolée et égarée.

4. Ceci étant, on dira que le propre de la pensée chrétienne primitive a consisté en un passage à la limite, en la représentation de l'humanité entière comme ensorcelée par la peur de la mort (He 2,14-18), et de Jésus comme son exorciste et logothérapeute tout-puissant. Mais, comme les autres, ce médecin des âmes a acquis son pouvoir lors d'une vision inaugurale de l'Esprit et d'une résistance à la tentation d'exercer la toute-puissance avant d'avoir vaincu la mort d'abord pour lui-même, en la subissant (Mc 1,9-13; 3,20-30). Lui aussi fut un guéri guérisseur. Or cette puissance, l'auteur du récit marcie de la passion l'a sciemment occultée. Il a laissé sans réponse la moquerie deux fois répétée disant que celui dont ses partisans racontaient qu'il en avait sauvé d'autres ne pouvait se sauver lui-même en descendant de la croix. Lui qui, dans la première partie de son ouvrage, avait abondamment illustré les capacités thérapeutiques de Jésus, a dû penser que l'efficace de son récit serait décuplée s'il représentait son héros dans une défaite apparente et refusant de faire voir avant le temps fixé le signe dans le ciel qu'on lui demandait. Car, comme penser c'est se retenir d'agir, se retirer de l'action immédiate, dresser un barrage pour que s'accumulent les eaux et que leur pesée soit plus forte, Marc a voulu faire de Jésus un haut lieu de la pensée en suspendant l'exercice de sa puissance de façon si paradoxale qu'elle ne cesserait jamais de donner à penser.

5. Les détails du récit peuvent être lus soit comme des faits fidèlement rapportés par les témoins oculaires, soit comme des objets de discussions savantes, soit comme des points de méditation offerts à la pensée. C'est de cette troisième manière qu'ils sont examinés ici. Faisant abstraction de l'historicité des épisodes, qui est indémontrable, on reçoit le texte comme une œuvre adressée à des lecteurs dont l'auteur savait que, ayant adhéré à une interprétation théologique d'un fait historique et à une confrérie où l'on estimait nécessaire de faire

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

durer le bienfait, de cet événement, ils seraient bien aises qu'on les soutienne dans leur effort d'appropriation et leur volonté de fidélité. On se remettra donc par la pensée dans la situation où se trouvait Marc avant qu'il n'écrive : à Rome, peu après la persécution de Néron, la ruine de Jérusalem, l'entrée triomphale de Titus. Un grand nombre de données, de faits, de textes, de procédés d'expressions gisaient dans son esprit comme autant de pierres sur un chantier de construction, - telles ces pierres du vieux temple que Titus venait de raser et telles aussi ces pierres vivantes (1Pi 2,5) avec lesquelles le Christ, pensait-on, sur le fondement qu'il est lui-même (1Co 3,11), commençait dès lors à construire le temple de l'Esprit Saint (1Co 3,16).

6. Le portement de la croix par Simon le Cyrénéen était une de ces données. D'après son nom et d'après le contexte, cet homme devait être juif. Il était chef de famille et avait deux fils, dont l'un a un nom grec, Alexandre, et l'autre un nom latin, Rufus. Comme il est originaire de Cyrène (en Lybie actuelle), qui était une colonie grecque où se trouvaient bon nombre de Juifs, et que, dans son Épître aux Romains (Rm 16,13), Paul fait allusion à Rufus, il est possible qu'il soit un hellénisé en partie romanisé. Et comme, en 58, Paul mentionne Rufus et sa mère mais non pas Simon et Alexandre, il est possible que ces deux soient alors décédés. Ils ont pu subir une mort violente, et la croix que Simon est dit avoir porté derrière Jésus fut peut-être la sienne, celle sur laquelle il fut lui-même crucifié. Il aura été livré par des frères de race (Mc 13,12) à cause de sa foi que Jésus est le Christ. On aura voulu le forcer à renier son maître mais il aura préféré se renier lui-même et porter sa croix à la suite de Jésus (Mc 8,34). Premier martyr peut-être de la communauté romaine, sa mort a laissé un vif souvenir chez ses frères dans la foi. Paul a pu en être informé par Aquila et Priscille (Ac 18,2), et Marc aura rétrojeté dans la vie de Jésus ce fait mémorable. Ainsi se comprend mieux peut-être la mention de la présence de cet homme dans le récit solennel qui fonde la foi chrétienne.

7. Étant donné que l'offrande d'un breuvage, le partage des vêtements, les hochements de tête, les moqueries et le cri de dérédiction se trouvent à la fois dans le récit de Marc (15,23.24.29.34) et dans le Ps 22 versets : 1.8.15.18), il est théoriquement possible soit que Jésus et ses adversaires se soient littéralement conformés à ces préfigurations et qu'on ait raconté après coup des événements dans le langage du psaume, soit que des croyants, convaincus que Jésus a accompli les prophéties, aient composé des épisodes où il ont narrativisé leur foi. C'est à cette seconde lecture qu'on suggère ici de s'exercer.

8. Les deux brigands crucifiés avec Jésus, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, doivent être des agitateurs politiques. Jésus a donc été mis avec des malfaiteurs, des rebelles, mais les chrétiens étaient convaincus qu'il n'en était pas (Is 53,12; Lc 22,37; 23,2). Cependant, plusieurs n'étaient arrivés à cette conviction qu'après avoir pensé pendant quelque temps que le Royaume de Dieu viendrait par la force des armes et que c'est Jésus qui rétablirait le royaume d'Israël (Lc 24,21; Ac 1,6). En Mc 10,35-40, Jacques et Jean sont les représentants de cette interprétation : ils demandent à Jésus d'être assis à sa droite et à sa gauche quand il viendra dans sa gloire. Mais le représentant de la manière de voir devenue commune chez les chrétiens, à savoir Jésus lui-même, répond en faisant allusion à sa mort comme au moment de sa glorification (cf. Lc 24,26; Jn 12,28), et il ajoute qu'il ne lui appartient pas de désigner ceux qui seront ses assesseurs à ce moment. On peut donc comprendre Mc 15,15,27 par Mc 10,35-40.

9. Les passants, les prêtres, les scribes, les co-crucifiés peuvent être les représentants de ceux que les chrétiens de Rome rencontraient chaque jour. Là, les gens du quartier juif se moquaient d'eux, aussi bien ceux qui passaient devant leurs maisons que ceux qui officiaient dans les synagogues et que ceux qui tenaient des conciliabules pour fomenter le soulèvement des Juifs. Après avoir tenté de riposter, les chrétiens se sont sans doute avisés que leur interprétation des espérances messianiques juives – un Christ crucifié – n'était compréhensible qu'à ceux à qui était donnée une certaine intelligence des Écritures. Aussi ont-ils jugé bon de représenter, d'un côté, Jésus en croix qui, comme eux, ne peut que se taire, d'un autre côté, des passants, des prêtres, des scribes, des rebelles qui tournent en ridicules les interprétations chrétiennes.

10. Tandis que l'inscription de la croix suppose que Jésus a été livré par les Juifs et condamné par les Romains en tant que prétendant au titre de roi des Juifs, le fait que les Juifs se moquent de Jésus en lui donnant le titre de roi d'Israël implique que les chrétiens eux-mêmes donnaient à Jésus cet autre titre. Car « juif » est un terme géographique et politique, mais Israël est un terme religieux désignant le partenaire de Yahvé, son peuple,

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

son serviteur auprès de toutes les nations. Ainsi, très brièvement, Marc a marqué la différence entre les Juifs et les Chrétiens.

11. Christ et Fils de Dieu sont plusieurs fois associés (Mt 16,16; 26,63; Jn 20,31; Ac 9,20-22). Les deux sont des titres royaux, mais Christ n'est que juif tandis que Fils de Dieu est aussi païen. Aussi, Marc a-t-il mis le premier dans la bouche des Juifs et le second dans celle du centurion romain, et il a placé celui-là avant celui-ci, et l'un avant la mort de Jésus, l'autre après. C'est qu'il y a eu les Juifs d'abord puis les Gentils.

12. Au verset 34, avant de le traduire, Marc a rapporté en langue araméenne le cri de Jésus. Or, tandis que, dans l'invocation ici reproduite, le nom de Dieu a une forme élargie avec une voyelle brève à l'initiale (*elôhi*), dans le texte hébreu du Ps 22,1 auquel le cri est emprunté, la forme est courte et la voyelle initiale est longue (*êli*). D'autre part, le sarcasme des versets 35-36 interprète l'invocation comme un appel à *élias*, qui est la forme grecque de l'hébreu *éliyah*. Celui-ci signifie : Yahvé (-yah) est mon (-i-) dieu (êl-). C'est le nom d'Élie, mais ce peut être aussi une forme apocopée où la syllabe yah est tombée. Ces observations suggèrent que la rédaction marcienne est un reflet de la situation des chrétiens de Rome dans les années 60. On peut se représenter une petite communauté de juifs araméophones persécutés par leurs frères de race et livrés par eux à la soldatesque romaine pour être crucifiés comme rebelles. Ces gens avaient pris l'habitude de se plaindre à Dieu de leur apparent abandon dans les termes du premier verset du Ps 22 selon l'araméen : *elôhi*. Mais les scribes s'adressaient à Dieu dans les termes du texte hébraïque et n'avaient que du mépris pour la racaille des gens du peuple qui croyaient en un sauveur crucifié et parlaient à Dieu en langue vulgaire. Jouant sur les mots, ils s'amusaient à dire que les chrétiens invoquaient non El mais Élie, lequel, si thaumaturge qu'il fût, ne pouvait sauver de la mort un crucifié. Marc encourageait ainsi ses lecteurs à détourner leur attention des quolibets qu'on leur jetait à la face et à la tourner vers celui qu'ils étaient constamment exhortés à prendre comme modèle. Sans le savoir, les Juifs qui offrent du vinaigre à Jésus accomplissent les prophéties (Ps 69,22).

13. Après avoir observé à deux reprises que Jésus a lancé un grand cri (versets 34,37), l'évangéliste note que c'est en voyant la façon dont il a expiré que le centurion a reconnu sa filiation divine. Or, d'ordinaire, les crucifiés mouraient d'épuisement et non en criant. On soupçonne donc qu'on est ici en présence d'un fait théologique plutôt qu'historique. Le cri avait plusieurs emplois dans la tradition : appel pressant adressé à Dieu (Ps 4,2), voix du tonnerre (Ps 29); cri des guerriers (Jos 6, 20); cri des démons défaits (Mc 1,26; 5,7; cf. 4,39). Ici, le grand cri peut avoir un double sens : apparemment, c'en est un de défaite et l'Adversaire l'emporte sur lui; en réalité, c'est un cri de victoire (1Co 2,8; 15,56s).

14. Les trois heures des versets 24,33,34 fournissent à la section de Mc 15,20b-39 sa structure. La première clôt un premier ensemble : réquisition de Simon, arrivée au Golgotha, offrande d'un breuvage, partage des vêtements, mise en croix. De même, la deuxième heure : inscription de la croix, crucifixion de deux bandits, moqueries diverses. La troisième, elle, ouvre une dernière partie : cri de Jésus, méprise, offrande de vinaigre, nouveaux outrages, dernier cri, expiration, déchirement du voile, exclamation du centurion. Le remplissage des trois sections a été puisé à trois sources principales : écritures hébraïques, écritures chrétiennes interprétant celles-là, réactions juives aux interprétations chrétiennes. De la première source ont été tirées surtout des citations implicites du Ps 22. De la deuxième, des formules de foi : Christ, roi d'Israël, sauveur, destructeur et reconstruteur, Fils de Dieu. De la troisième, des objections juives à ces proclamations : Jésus n'a ni détruit ni construit, il ne s'est pas sauvé, il n'était pas Christ; le *Elôhi* qu'il invoque n'est qu'un *Eliyah* incapable de sauver de la mort.

15. Le crucifiement est daté de la troisième heure, les ténèbres de la sixième, la mort de la neuvième. Deux textes d'Amos sont à l'origine de ce comput : « Le jour de Yahvé sera ténèbres et non lumière »; « Il adviendra en ce jour-là que je ferai coucher le soleil en plein midi et que j'obscurcirai la terre en un jour de lumière » (Am 5,18; 8,9). Le jour de Yahvé était sa fête annuelle (Lv 23,39), de sa royauté (Za 14,1.9.16), à l'automne, après la récolte, où l'on dressait des tentes, et c'était un jour de joie (Lv 23,40; Ps 118,15). Mais en travers de la célébration festive, Amos a introduit une prophétie de jugement : Yahvé n'est pas seulement une divinité bienveillante et protectrice, mais aussi juste et punissante; il n'a pas seulement choisi un peuple, il peut aussi le rejeter. Marc, en racontant que les ténèbres sont venues sur la terre à l'heure de midi, a voulu signifier que le

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

moment où Jésus allait mourir fut en même temps celui où Yahvé jugeait son peuple incrédule. Par symétrie, il a placé le crucifiement à la troisième et la mort à la neuvième.

16. Dans les versets 24, 29 et 34 de Mc 15 sont cités tout ou partie des versets 2,8 et 19 du Ps 22. Or, dans les versets 5-10 de ce Psaume, le nom et le verbe exprimant la confiance du psalmiste en Dieu reviennent quatre fois et, en Mt 27,43 le début du verset 9 est reproduit : « Il a mis sa confiance en Dieu, qu'il le délivre ». C'est un psaume du juste souffrant, dont la justice vient de la foi. Jésus, injustement condamné, a été justifié (1Tm 3,16) par sa foi (Rm 3,22.26; Ga 2,16.20; Ph 3,9). La formule « croire au Christ » équivaut à peu près à : faire confiance (au Dieu vivant qui a ressuscité d'entre les morts celui qui a eu une telle confiance en son Dieu et Père que la foi-confiance des autres peut être orientée) vers lui. Il fut l'initiateur de la foi (He 12,2) et en même temps de la vie et du salut (Ac 3,15; 5,31; He 2,10). Cette conviction, au lieu de l'exprimer formulièrement, Marc l'a fait narrativement.

17. Le texte est saturé des mots croix et crucifier. Entre Mc 15,13 et 16,6, ces mots reviennent douze fois. Le verbe apparaît sous trois groupes de formes grammaticales successives : impératif et subjonctif, indicatif présent et aoriste, indicatif ou participe parfait. Ces formes expriment d'abord un souhait et un ordre, puis une exécution et un fait, enfin le résultat de l'action et un état. Elles représentent un avant, un pendant et un après de la crucifixion. Ce Jésus est Christ en tant que crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs (1Co 1,18.23). Le rédacteur, plutôt que de reportages, a dû partir du kérygme de Mc 16,6, le Christ crucifié, remonter de là à la représentation de Jésus en Croix, puis face à l'acte de crucifixion, enfin à la demande des Juifs et à la décision de Pilate.

18. Le récit est conforme au schéma actantiel :

1. Destinateur	Est Dieu : en deçà de la chaîne des livraisons (Judas à Caïphe, Caïphe à Pilate, Pilate à la mort), c'est Dieu qui a livré son Fils (Jn 3,16; Rm 8,32), ou le Fils qui s'est livré lui-même (Ga 1,4; 2,20; Ep 5,2.25);
2. Objet	Est l'acquisition de la puissance royale authentique (Jn 18,36-38);
3. Destinataires	Sont tous les hommes (Jn 12,32)
4. Adjuvant	Est l'Esprit Saint (Mc 1,9-13);
5. Héros	Est Jésus
6. Opposant	Est le diable agissant par ses suppôts (Lc 22,3; Jn 12,31; 13,2; 14,30; 1Co 2,6)

19. Le récit de Mc 15,20b-39 est le premier volet d'un triptyque dont les deux suivants sont l'ensevelissement (Mc 15,42-46) et l'annonce de la résurrection (Mc 16,5-7). Ces volets sont reliés par trois mentions de la présence des femmes de (Mc 15,40-41.47; 16,1-4.8). Ils correspondent en outre aux trois moments du kérygme de 1Co 15,3b-4, aux trois temps de l'initiation chrétienne selon Rm 6,3-4, et au schème triparti d'Ez 37,11-14. Le point de départ a pu être l'oracle d'Ezéchiel; la formule kérygmatisée aura été modelée sur lui; ensuite, le rite baptismal de Jean aura été interprété par le kérygme; enfin, Marc aura composé son triptyque, reliant les volets par la mention de témoins. Peut-être les femmes sont-elles ici des parentes des chrétiens de Rome crucifiés en 64. Incapables de venir en aide aux suppliciés, elles se tenaient à distance, regardant (Mc 15,41), compatissantes.

20. Plus profondément, le point de départ fut un ensemble de convictions :

- 1) il existe un locuteur transcendant;
- 2) il a parlé aux pères;
- 3) sa parole a été mise par écrit;
- 4) elle contenait une promesse : il y aurait un jour un peuple de justes qui, même dans la mort, auraient confiance en lui;
- 5) cette promesse a commencé d'être accomplie;
- 6) on peut appliquer à Jésus mort crucifié le titre de roi et de chef de ce peuple et donc aussi le nom de Christ;

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

- 7) sa mort fut un sacrifice expiatoire : il est « mort pour » (à cause) des péchés du peuple, de son manque de foi;
- 8) à cause de ses péchés, ce peuple et mort et enseveli;
- 9) mais Jésus qui n'a pas péché et a fait une confiance absolue à Dieu, est sorti du tombeau le 3<sup>e</sup> jour;
- 10) comme prémices de ceux qui se sont endormis.

C'est la foi dans ce Christ qui accomplit les Écritures qui a rendu possible la récupération du Jésus historique.

21. Dans l'évangile de Marc, une première partie a surtout pour objet des actes de puissance (Mc 1,1–8,26), une deuxième des enseignements (Mc 8,27–13,37), et une troisième des épreuves (Mc 14,1–16,8). Dans les Actes de Luc, une séquence semblable est articulée au moyen de la notion de service : des tables, chez les Hébreux (Ac 1–5), de la parole, chez les Hellénistes (Ac 6–8), de la souffrance chez ceux qu'on peut appeler les Romanistes, parce que entre autres, on insiste pour montrer un Paul citoyen romain, achevant sa course à Rome, et protégé par les fonctionnaires impériaux (Ac 9–28). Ainsi, le mouvement chrétien originel a eu une trajectoire où ont été successivement déterminantes les interprétations des Juifs palestiniens araméophones, puis celles des grecophones, et en dernier lieu celles des romanophiles, et où Jésus a été pensé d'abord comme Élie le thaumaturge, ensuite comme le maître et seigneur qui enseigne, enfin comme le Christ et Fils de Dieu ressuscité. D'après cette manière de structurer la percée du mouvement de Jésus dans le monde judéo-gréco-romain, ce ne fut que lorsque la mort et la croix occupèrent l'avant-scène de la représentation que l'évangile écrit a pris forme. On a alors pensé que toutes les autres « bonnes nouvelles » de victoires locales et partielles étaient éclipsées par celle du triomphe inaugural du Vivant sur le dernier et véritable ennemi de l'espèce (1Co 15,26); qu'il fallait la faire connaître aux contemporains, Juifs d'abord et Grecs ensuite; puis la mettre par écrit pour que toutes les générations reçoivent la joie qu'elle procure; que les œuvres de puissance et les paroles de sagesse (1Co 1,25) étaient ordonnés à l'événement absolument fondateur; et qu'il fallait faire de la vie de Jésus un récit de la passion précédée d'une longue introduction qui en prépare l'intelligence.

22. Ainsi, pour qui médite la possibilité que Jésus ait été pensé en premier lieu comme un guérisseur, en second lieu comme un parleur, en troisième lieu comme un « moureur » (comme quelqu'un dont la fin, plus qu'un pâtre, avait été un mourir consenti), il apparaît que la troisième et définitive manière d'en saisir et d'en proposer la signification ne fut que la venue au jour de la force vitale et vitalisante dont on avait d'abord aperçu les effets dans des actions et des paroles. Le progrès de la réflexion et de la réconciliation avait conduit à la conviction que les œuvres sont des effets des paroles de bonté et celles-ci des effets des actes de foi dans la vie. Ces trois formaient un ensemble clos : il y avait autant de vérité et de profondeur dans les récits de miracle et les discours que dans le récit de ce qu'on appelle la passion. Les Romanistes n'étaient pas plus pénétrants que les Hébreux et les Hellénistes. Ils ont seulement amené la profondeur au langage clair et distinct, et s'ils ont réussi cet exploit, ce fut parce que l'abîme avait déjà fait surface de deux manières différentes chez leurs prédécesseurs. Ainsi, la continuité de la foi est intérieure au discontinu, de ses formulations et de ses groupes porteurs. Inversement, comme le montrent l'opposition des Hébreux et des Hellénistes à Paul (2Co 11, 22; Ph 3,5; Ac 9,29) et, plus tard, la marginalisation des judéo-chrétiens, sans les pauliniens, le risque eût été grand que les successeurs de Jésus ne soient que de petits faiseurs et de beaux parleurs.

23. Le récit de Marc est d'une extrême positivité, densité et sobriété. L'auteur ne s'est inspiré ni de la tragédie grecque ni de la tradition des martyrs maccabéens (2 M 7). Rien dans son récit n'excite les lecteurs à s'étonner, à s'émouvoir et, loin de susciter la terreur et la pitié, la mort du héros provoque une acclamation impériale (Mc 15,39). Depuis Mc 8,31, l'essentiel de ce qui est raconté est connu : c'était prévu, prédit, consenti. Cette absence pathos est certainement l'effet d'un propos délibéré. On aura évité tout recours aux artifices du théâtre et de la rhétorique (1Co 2, 1-4) et on aura décidé de faire confiance à la puissance qui émanerait de la lecture méditative d'un texte tout allusif et sobrement évocateur. Car, a-t-on dû penser, ce n'est qu'ainsi que se fait entendre la voix du locuteur transcendant qui y énonce son ultime et substantielle parole. On savait que, sur un sujet de cette importance et gravité, il ne fallait faire aucune pression sur le lecteur mais seulement le conduire jusqu'au seuil du lieu où la voix peut être entendue. Et on se résignait à ce que les lecteurs pressés ou distraits trouvent le récit inintéressant et sans éloquence (2Co 10,10; 1Co 2,1-4; Mc 13,14).

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

24. Au contraire de Paul qui, pour s'approprier la signification de la formule « un Christ crucifié », recourait à la tradition biblique et ne voulait rien connaître du Christ selon la chair (2Co 5,16), Marc a utilisé : d'une part, la tradition, pour représenter un Jésus en croix et des Juifs qui ridiculisent l'idée que c'est lui qui est le messie; d'autre part, la connaissance qu'il a de fidèles romains qui ont porté la croix et suivi Jésus; de femmes qui avaient été compatissantes; de païens qui avaient vu et cru. En actualisant ainsi la tradition normative, en narrativisant le kérygme et en le recontextualisant, Marc rendait exemplaire l'événement fondateur et, en outre, contemplanable (Za 12,10) aussi bien pour ceux qui sont familiers avec les écritures (Jn 19,37) que pour toutes les tribus de la terre (Ap 1,7).

25. Sous l'histoire poématisée s'entrevoient les principaux événements de l'histoire événementielle. On tient ici pour vraisemblable et, en tout cas, méditables les points suivants :

- 1) le geste qui a fait que Jésus eut une grande notoriété parmi les Juifs contemporains fut l'expulsion des vendeurs du temple,
- 2) au début de son engagement dans la vie publique de son peuple, comme le suppose le 4e évangile (Jn 2,12-22),
- 3) lors de la fête des Tentés de l'an 28;
- 4) les deux années suivantes et lors de cette même fête, Jésus est revenu à Jérusalem pour expliquer son geste et en expliciter les implications pour le peuple juif;
- 5) ce fut immédiatement après cette troisième fête et après le départ des pèlerins que, traitreusement arrêté à l'est de la ville où il se cachait, il fut rapidement exécuté, peut-être sans procès.

26. Si Jésus a été exécuté la veille de la pâque juive, l'interprétation pascale des évangélistes s'est greffée sans difficulté sur cette circonstance de temps. Cependant, plusieurs indices suggèrent que l'exécution a été perpétrée à l'automne plutôt qu'au printemps :

- 1) dans le récit de l'entrée à Jérusalem, l'acclamation Hosanna est empruntée à un psaume qui était chanté à la fête des Tentés (Ps 118,25-26; Mc 11,9-10);
- 2) c'est à l'été avancé et surtout à l'automne que peuvent être brandies des branches de palmier (Jn 12,13; 1M 13,51);
- 3) à cette saison aussi qu'on peut avoir l'idée de cueillir des figues (Mc 11,12-14);
- 4) le « pas pendant la fête » de Mc 14,2 s'interprète d'après 1R 8,2.65 et Ez 45,25 comme impliquant la fête par excellence des Juifs;
- 5) d'après Za 14,1.9.16, le jour de Yahvé suppose que l'allusion à Am 8,9 et Mc 15,32 est celui de la fête d'automne;
- 6) ce doit être à l'automne que Jésus a chassé les vendeurs (cf. Za 14,21);
- 7) c'est à la fête des Tentés qu'on devait attendre la venue de Jésus les deux années suivantes (Jn 7,11; 11,56);
- 8) avant Marc, aucun texte ne situe la mort de Jésus à la fête de printemps, en 1Co 5,7, la pâque désigne l'agneau;
- 9) ce peut être pour marquer leur séparation d'avec les Juifs que les Chrétiens ont fixé leur principal récit fondateur aux environs de la fête de printemps;
- 10) ce peut être lors de sa dernière pâque, célébrée à Jérusalem en cachette avec des amis de Béthanie que Jésus a déclaré que c'était la dernière fois qu'il en mangeait et qu'il ne boirait plus du fruit de la vigne avant qu'il ne soit du vin nouveau, - après la vendange (Lc 22,15-17).

Ceux qui jugent que ces indices ont du poids peuvent s'exercer ainsi à coïncider avec la pensée des évangélistes. Il a pu leur sembler que le vrai moment où Jésus s'est compris comme étant la pâque fut lors de cette célébration qui avait précédé de six mois sa crucifixion et où il avait exprimé sa disposition à mourir pour la cause du Royaume de Dieu et sa confiance qu'il boirait bientôt du vin nouveau après la prochaine vendange lorsque ses amis commenceraient de se rassembler pour faire mémoire de lui et décider du suivi à donner à son entreprise.

27. On arrive ainsi aux deux passages qui ont fourni le titre de cet exercice. Aux versets 29 et 38 de Mc 15, il y a deux mentions du temple. La première est une moquerie des passants adressée à Jésus en croix : « Toi qui détruis le temple et le rebâties en trois jours, sauve-toi même en descendant de la croix » (cf. Mc 14,58 et 1R

## VIE DE JÉSUS

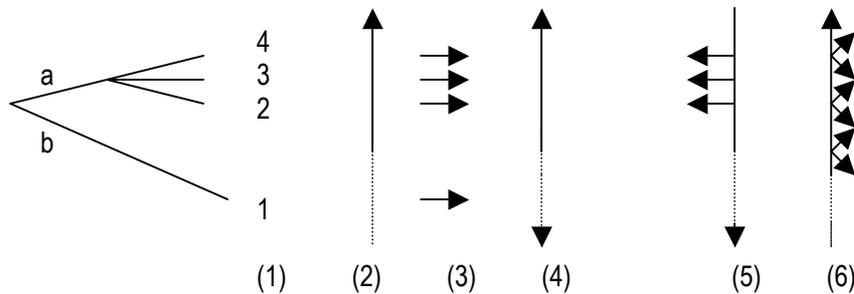
## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

8,27; Is 66,1-2). La seconde est une notation de l'auteur après que Jésus eut expiré : « Le voile du temple se déchira en deux du haut en bas ». L'évangéliste a dramatisé ainsi la double position qu'avaient prise ceux qui interprétaient l'événement-Jésus comme accomplissement des prophéties. D'après la parole du Seigneur Yahvé, Dieu allait détruire le temple (Jr 26,6; cf. Ac 7,48-50; 17,24.29), et d'après 1Co 3,16; 6,19, c'est la communauté qui croit au Christ qui est le vrai temple construit par Dieu et où habite l'Esprit. La construction de ce vrai temple rendait caduc celui que les hommes avaient construit. Au reste, le mouvement zélate de rébellion contre Rome rendait sa destruction prévisible : les Juifs ne pourraient sortir vainqueurs d'une guerre contre Rome et leur capitale avec son temple serait ruinée. Certains ont fait de cette éventualité une prédiction qu'ils ont mise comme celle de Jr 26,6 dans la bouche de celui qui, pour eux, est le Seigneur (Mc 13). D'autre part, en s'inspirant d'Os 6,2, « le 3<sup>e</sup> jour, le Seigneur nous relèvera », ils ont lié l'une à l'autre la destruction du temple de pierre et la construction du temple du corps du Christ. Originellement, cette consécution pouvait concerner les deux événements caractéristiques des années 70 : la destruction du temple et la formation d'un mouvement ecclésial distinct du judaïsme. Ce serait ensuite que l'auteur du 4<sup>e</sup> évangile aurait réinterprété l'oracle en le mettant dans la bouche de Jésus et en le commentant par une application au corps physique de Jésus (Jn 2,19.21). Mais les Juifs non chrétiens ayant eu vent de ces oracles et s'en étant gaussés, Marc en a fait des épisodes de son récit (Mc 14,58; 15,29) et leur a opposé un événement narratif qui, selon lui, en montrait la vérité : le voile du temple s'est déchiré et a rendu possible l'accès au Père (cf. He 9). Ainsi, les événements de l'an 30 et ceux de l'an 70 ont été rapprochés et interprétés les uns par les autres. Ruiné, le temple a rendu manifeste que son fondement est le Sacrifié par excellence et que le temple véritable est celui où est célébré le sacrifice parfait.

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## SCHÉMA MYSTAGOGIQUE



a registre de l'effectivité;

b registre de l'affectivité;

4 le monde, les choses, la nature, la quantité, les nombres, le calcul, la technoscience, le visible, le référent, l'économie;

3 l'humanité, les humains, la culture, la qualité, les noms, le langage, la sagesse, l'audible, le signifié, la politique;

2 l'idéalité, les personnages, la littérature, la substance, les représentations, l'imaginaire, la poésie (art), l'intelligible, le signifiant, les religions;

1 l'être, les instances, « l'écriture » (Derrida), l'existence, les affects, le désir, la prière, l'éligible, la signifiante, la mystique;

⋮ (pointillé) abîme qui sépare les deux registres : homme « clivé »;

(1) sphères de discours, jeux de langage (dénotatif, performatif, prescriptif) et cf. structure élémentaire de la signification (Greimas) = carré sémiotique;

(2) psychogenèse enfantine : affects, imaginaire, langage, calcul;

(3) développements homogènes de chaque niveau selon leur logique propre (non-contradiction, tout et partie, contraires);

(4) interactions entre les sphères, interférences, transgression des censures au moyen desquelles chaque sphère s'érige sur le fond de la précédente;

(5) descente délibérée, méthodique, exercitante, mystagogique, en direction du fondement mais sans pouvoir l'atteindre; « devenir » enfant;

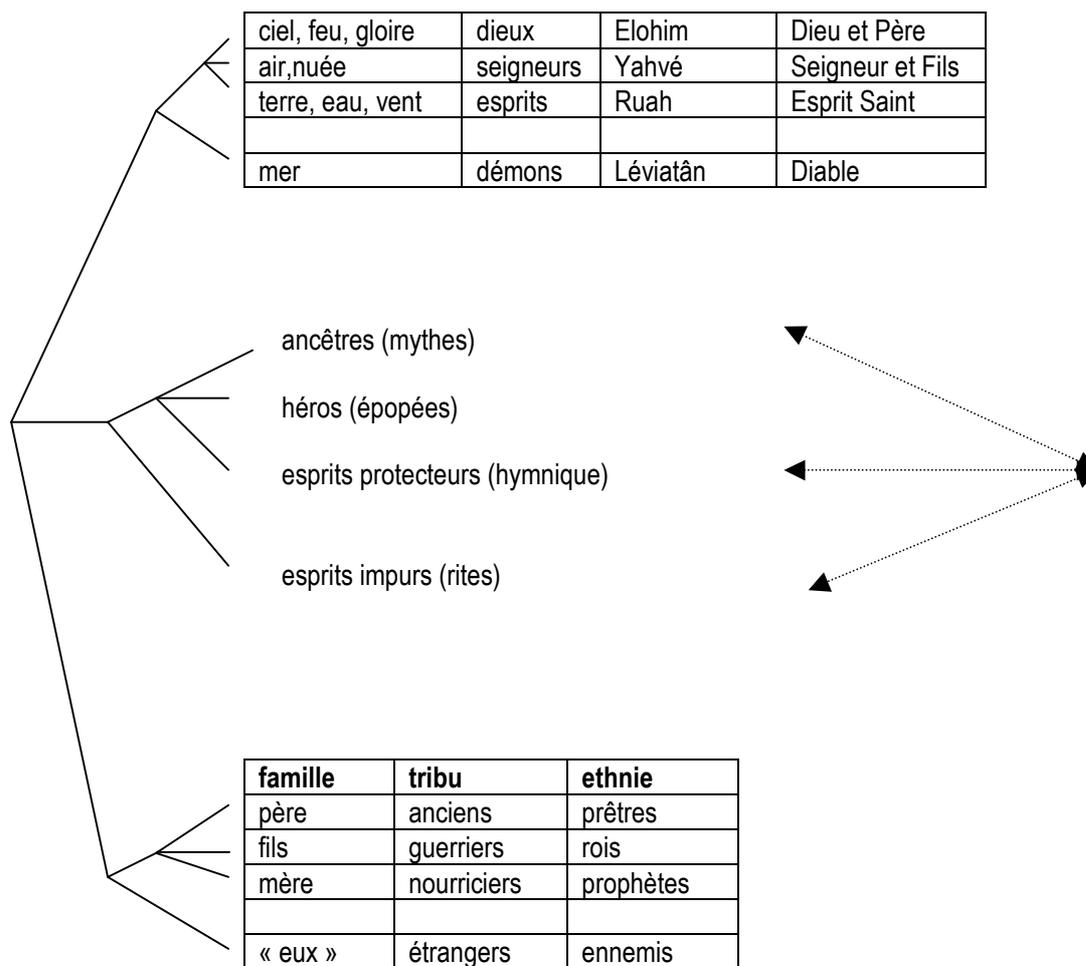
(6) engagements dans le contingent ou manques à s'engager; « péché ».

## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## ONTOGENÈSE ET PHYLOGENÈSE

L'organisme de l'Humanité, parvenu à maturité, a eu, en une partie « génitale » de lui-même, la capacité de thématiser le code qui l'a généré et, par là, de se laisser régénérer par son modèle.

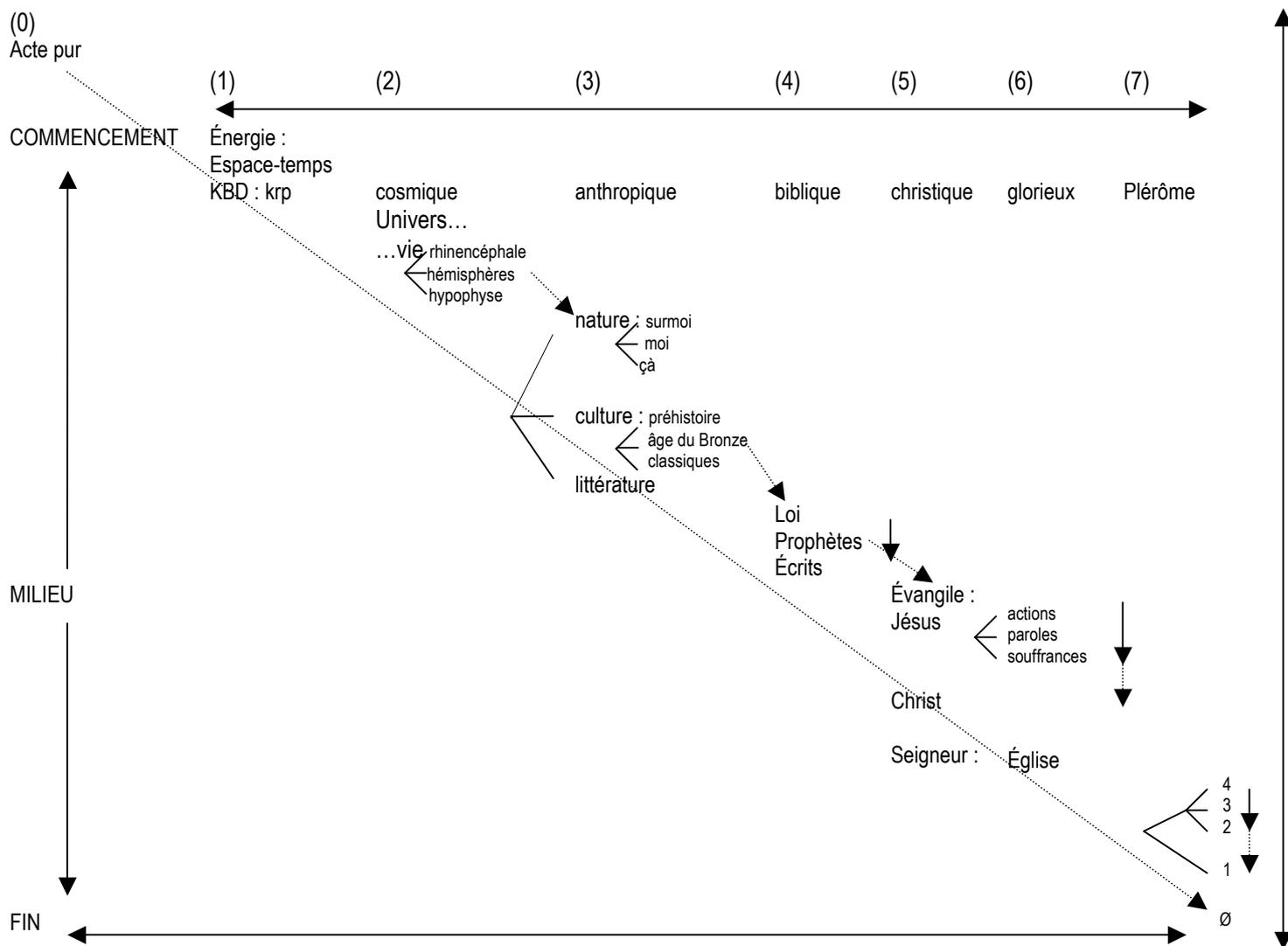


VIE DE JÉSUS

EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

**STRUCTURE HEURISTIQUE INTÉGRALE**

Pour comprendre l'auto-compréhension des premiers chrétiens



## VIE DE JÉSUS

## EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

## STRUCTURE HEURISTIQUE INTÉGRALE

L'Occident est en partie un effet de l'Église :	Jérusalem	Littérature	Dieu	Souffrance
	Athènes	Homme	Culture	Pensée
	Rome	Nature	Matière	Action

La civilisation occidentale tend à dominer la planète entière (Raison : évangile, credo)

Père	création	univers	commencement
Fils	salut	homme	milieu
Esprit	consommation	église	fin

Crise :

- 1) structure (ensemble clos de différences internes)
- 2) ternaire
- 3) intégrale et intégrante
- 4) heuristique : dirigeant la recherche, la réflexion
- 5) formulée en une langue particulière
- 6) exposée au formalisme, à la répétition, à l'inertie
- 7) surtout là où elle a été intégratrice et où ses bienfaits sont possédés comme allant de soi;

Modernité : suit la chrétienté médiévale et prend deux formes :

1<sup>ère</sup> modernité = environ 1450-1800

2<sup>e</sup> modernité : environ 1800 et suivants.

Suite de « morts » culturelles : Dieu, Homme, Monde.

Crise de la conscience occidentale, soumise à sa propre inertie et en général incapable de se souvenir efficacement de l'origine de ses valeurs (liberté, égalité, fraternité) et de les pratiquer.

Problématique actuelle :

Dieu	Référent absolu	Réalité suprême
Homme	Animal qui vit dans la signification, les signifiés	
Monde	Lieu de signes, de signifiants, de marques, d' « écritures »	

En deçà des trois grandes « idées transcendantes » :

signifiante,  
libre jeu des signifiants,  
correction de trajectoires,  
confiance à ce qui est toujours déjà là;  
laisser être, tao,  
aimer le tout

Logos, Raison, Intelligibilité, Code :

code : ensemble de règles régissant un domaine particulier  
code génétique : ... le développement d'un organisme vivant  
code universel : (« cosmo-bio-anthropo-christo-ecclésiologique-eschatologique ») :  
grec : logos spermatikos = latin : ratio seminalis = fr. : raison séminale.

Acte : voir Ep 1,19, « la grandeur de sa puissance... selon l'énergie de la vigueur de sa force »;

largeur, longueur, hauteur, profondeur, Ep 3,18; 4,10;

temps : Gn 1,1; Jn 1,1; Ga 4,4; Ep 1,10; Mc 1,15; 1Co 15,24;

d'Adam à la fin : 1Co 15, 20-28;

Gloire : KBD = pesant, poids; puis richesse (or, argent : brillants); puis éclat, resplendissement, prestige du riche; puis application à Dieu.

Corps de gloire : Ph 3,21; cf. 2Co 3,18; 4,10-15;

Plérôme (plénitude) : ce qui remplit et remplissement : Jn 1,16; Rm 13,10; Col 1,19; 2,9; Ep 1,23; 3,19; 4,13;

Structures ternaires :

Biologique : rhinencéphale, hémisphères, 3<sup>e</sup> ventricule (hypophyse);  
Psychologique : surmoi, moi, çà;  
Sociologique : père, fils (fille) mère; puis anciens guerriers, nourriciers;  
Culturologique (idéologique) : trois fonctions : direction, défense, subsistance;  
Théologique : Dieu (Père), Seigneur (Fils), Esprit (Mère).

Culture : préhistoire : famille (père-fils-mère), tribus (anciens, guerriers, nourriciers);

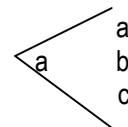
Âge du Bronze : ...+ aire euro-afro-asiatique (Intégration);

Classiques : confréries (« triple joyau » : Bouddha, Dharma, Samgha).

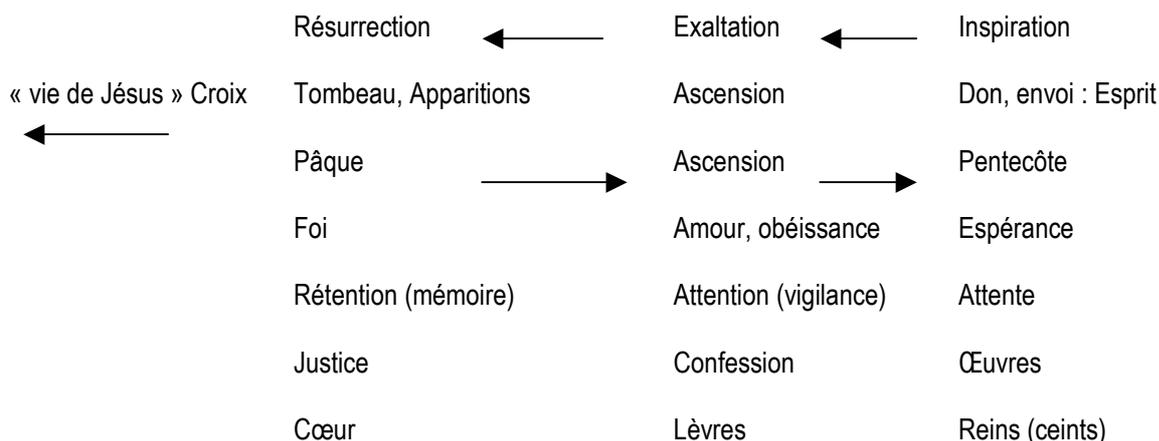
VIE DE JÉSUS

EXERCICES DE PENSÉE SUR DES RÉCITS FONDATEURS

CHRISTOGENÈSE



	PASSÉ	PRÉSENT	FUTUR
Haut (ciel)			Élie Esprit Élisée
Milieu (nuées)		Seigneur Serviteurs	
Bas (terre)	Jésus-prémices	Endormis Impotents Somnolents	X. FdD Peuple Serviteur



E-mc<sup>2</sup> Énergie, masse, lumière; énergie, espace, temps.

Géométrie matricielle : Théométrie ?

Calcul infinitésimal :  $f(x,y,z) = 0$ . Les « inconnues connues » (algèbrèmes) sont, en tradition chrétienne, le Dieu, le Seigneur, l'Esprit, auquel cas, ils deviennent a,b,c, et la solution est 0, le kénome-plérôme, l'égal-à-un-dieu vidé de lui-même et rendu capable de tout remplir.

Structure heuristique intégrale : code génétique produisant l'Organisme (monde) et, en lui, la capacité de reproduction (du modèle).

Pulsion à « écrire ».